

L'ÉTHIQUE DE L'ESCALADE LIBRE

dimension dogmatique des conflits normatifs

Jean Pierre MALRIEU
Docteur en Sciences Politiques et Sociales
malrieu@ext.jussieu.fr

Nous voudrions éclairer d'un point d'histoire – la transition d'une éthique californienne vers une éthique française en escalade libre – les mécanismes par lesquels certains signes de la modernité triomphent de certains autres. Immergés dans ces signes et ces images, nous en connaissons les mutations de masse. Pour ce qui concerne l'escalade, la concomitance de ces mutations affectant les représentations a même été bien étudiée (Pociello 91, Corneloup 93). La thèse centrale de ces travaux est que l'escalade moderne, sport "californien", est née d'une rupture avec l'alpinisme classique. S'appuyant sur une enquête de terrain menée sur les grimpeurs de Fontainebleau, leurs auteurs ont proposé une typologie des grimpeurs (Pociello & Corneloup 93) reflétant la fracture entre escalade californienne et alpinisme classique, mais aussi les différenciations successives de l'escalade californienne en ses tendances "aventure", "hédoniste" et "sportive". A l'intérieur de ces approches d'ordre structuraliste, où chaque pratique ne prend son sens que rapportée à la position des acteurs au sein d'un système, on met à jour des rapports d'homologie entre les distinctions observées dans le champ de l'escalade et celles observées dans la société. Enfin, une étude sémiotique du champ de communication symbolique (média à diverses échelles) qui double le champ des pratiques, a pu établir que l'escalade reflète l'air du temps, ici conceptualisé comme post-modernité (Corneloup 93).

Bien qu'il représente une avancée considérable dans le domaine de la sociologie de l'escalade, on pourrait faire trois critiques à cet ensemble de travaux. Au plan empirique, la méthode qui consiste à présenter des propositions "provocantes" aux acteurs pour recueillir leur degré d'assentiment tend à déstructurer les discours et à radicaliser la logique de distinction. Symétriquement, les discours sont ensuite reconstruits à l'aide d'appareils conceptuels et métaphoriques relativement hétérogènes

(sémiotique grémassienne, théorie de la communication, sociologie, philosophie de la post-modernité, philosophie nietzschéenne – pour ne mentionner que les principaux) dont le but avoué est d’expliquer les représentations qui ont cours dans le monde de l’escalade en les généralisant, en y décelant des bribes d’un discours global. Cependant, on peut se demander si cette démarche ne conduit pas à plaquer des systèmes conceptuels sur un domaine, au détriment de sa logique propre, de sa rhétorique, de son histoire spécifique. A l’inverse on pourra aussi regretter un certain défaut de l’outillage conceptuel, les analyses d’essence psychosociologique butant souvent sur la “religiosité” lorsqu’elles veulent rendre compte de la normativité des représentations (“le divin écologique”, “Edlinger est un dieu”, etc.).

Les normes opérant dans le champ de l’escalade ont été théorisées, non sans succès, au moyen des concepts forgés par la sociologie de P. Bourdieu (Hoibian 97). Dans cette approche, les normes relèvent de phénomènes de domination culturelle. On y montre comment le champ de l’alpinisme, puis celui de l’escalade, s’autonomisent progressivement, quels mécanismes d’imposition symbolique y sont en jeu, comment se constituent les habitus. L’analyse y gagne une dimension historique marquée. Cependant, ces travaux concernent uniquement la France.

Nous nous proposons de mener un travail, complémentaire à bien des égards des analyses que nous venons d’évoquer, en étudiant les discours sur l’escalade dans une perspective comparatiste. Nous rechercherons donc dans les origines californiennes de l’escalade libre, et plus précisément à travers l’étude de la presse spécialisée des années soixante aux années quatre-vingt-dix, les raisons de fond qui expliquent la résistance de la tradition anglo-saxonne face aux remaniements de l’éthique opérés en France au début des années quatre-vingt, et médiatisés par les films mettant en scène P. Edlinger. Le “schisme” que nous décrirons advient bien entendu sur un sol commun, celui mis en place avec la naissance de l’escalade libre.

Nous espérons montrer, à travers cette étude, que divers axes de justification s’adosent, comme l’ont suggéré Boltanski et Thévenot (1991), à différents principes de légitimation. Cependant, chez ces auteurs, ces principes se distinguent par leur contenu (substantiellement en quelque sorte), et par conséquent, des figures de compromis sont toujours possibles. Au contraire, nous laissons entendre, dans le sillage des travaux de Pierre Legendre, que ces principes peuvent aussi différer à un niveau plus fondamental, qui est celui de la communication des normes. Dans cet espace, qualifié par Legendre de “dogmatique”, il est moins certain que les discours puissent se combiner librement. Du coup, la confrontation sociale de ces discours ne renvoie pas seulement à des phénomènes de domination, mais est susceptible de déboucher sur la disparition pure et simple de ce que Boltanski et Thévenot appellent un “monde”.

1. Sources, période, méthode

Avant d'entrer dans le coeur du sujet, c'est à dire la taxinomie mise au point par les grimpeurs pour décrire leurs pratiques, évoquons brièvement le champ de communication de l'escalade. Il se caractérise par l'importance de la place donnée à l'image. Il n'y a pas, dans ces domaines, d'éthique sans esthétique, et l'on sait l'importance prise par les images dans la constitution des habitus. Cependant, on conclurait hâtivement que la diffusion d'un registre visuel implique nécessairement un même style de pratique. Ces registres sont pris dans des genres qui présupposent des rapports bien spécifiques aux images. Ces rapports ne sont pas les mêmes dans les différentes traditions nationales, en partie à cause d'histoires différentes. Ainsi, la BBC a régulièrement filmé et diffusé des images d'escalade depuis les années soixante, alors qu'il faut attendre les années quatre-vingt pour voir une explosion de la production française de vidéos documentaires. Les États Unis, au contraire, se caractérisent par l'existence d'un cinéma d'escalade tout au long des années soixante-dix, et par l'existence de vidéos éducatives. Nous essaierons de synthétiser ces différences dans le rapport aux images en comparant deux films importants pour l'histoire de l'escalade: *La vie au bout des doigts* et *Masters of stone*.

Les images ne vont jamais seules. Les films contiennent un discours, les photographies sont accompagnées de textes, dont les grimpeurs sont grands consommateurs. L'étude de Jean Corneloup a montré que 71,4% des bleausards achètent et lisent la presse spécialisée d'escalade, alors que 24% des Français seulement lisent un périodique ou un magazine quelconque.

Nous présentons brièvement, ci-dessous, les revues américaines et britanniques, avec lesquelles le lecteur français n'est pas nécessairement familier. Il faut souligner que la presse anglo-saxonne n'est pas, à la différence de la presse française, généraliste. Mis à part *High Magazine* et *Climber & Rambler*, les revues de montagne anglo-saxonnes n'accordent que peu de place au patrimoine naturel et culturel de la montagne. La randonnée, le trekking y sont presque totalement absents. La politique éditoriale y est, depuis les années soixante, tournée vers les dernières réalisations alpines et les derniers accomplissements en escalade. Il y a donc une longue tradition de 'l'extrême' envisagé d'une manière exclusive. La seconde différence importante tient à ce que la tradition anglo-saxonne ne fait pas de différence marquée entre alpinisme et escalade. Le terme 'Climbing' réfère indifféremment à l'escalade et à l'alpinisme de haut niveau. Alors qu'en France, 'escalade' ne s'emploie pas pour la neige et la glace, 'climbing' s'emploie pour les deux types de terrain. Les revues destinées aux 'climbers' contiennent donc des reportages sur l'escalade de bloc, l'escalade en falaise, l'escalade des 'big walls' californiens, l'alpinisme ('alpine climbing'), les expéditions

himalayennes. Ceci explique que la rupture entre alpinisme classique et escalade soit moins discernable dans les pays anglo-saxons qu'en France.

a/ États Unis:

- *The American Alpine Journal* (1929->, annuel) se veut un journal de référence. Il refuse, par exemple, d'entériner toute appellation géographique non officielle. Chaque numéro contient une série d'articles thématiques, un compte rendu de tous les faits alpinistiques marquants de l'année, une revue des livres, et une chronique des clubs.
- *Summit* est l'équivalent bimensuel de l'AAJ (format livre, texte prédominant).
- *Ascent* (1967->1976, 1982, annuel) est la revue du Sierra Club.
- *Climbing Magazine* (1972->, bimensuel) est une revue "provinciale" du Colorado (pour l'escalade, la capitale est le Yosemite), d'un ton plus simple et polémique qu'*Ascent*. *Climbing* est peut-être plus engagée que les autres revues sur les débats institutionnel, et sur la place de l'escalade dans la société. Depuis la disparition d'*Ascent*, et la concurrence faite aux big walls par les petites falaises, *Climbing Magazine* est la principale publication américaine consacrée à l'escalade.
- *Mountain Gazette* (1972->, mensuel), prend la suite de *Ski Gazette*. Format tabloïd, noir et blanc, très peu chère. Longs récits de voyage, articles d'économie et de politique. L'escalade n'y occupe pas une place centrale. L'esthétique de la route y est prédominante.
- *Off Belay* est une revue du nord des États Unis, qui couvre principalement l'escalade dans les rocheuses et en Alaska. Son ton est très technique, voire scientifique. Ses rubriques, appelées 'departments' sont universitaires: Mountain medecine, History, Equipment Data, Mountain Science, etc.
- *Vulgarian Digest* est l'émanation des "vulgarians", groupe de grimpeurs de l'est des États Unis, qui se démarquent ostensiblement de l'esprit californien¹. Dans la même veine, *Descent* est un journal satyrique prenant le contre-pied d'*Ascent*:²

Ce qui frappe, au premier abord, lorsqu'on étudie la presse américaine sur l'escalade, c'est qu'elle ne reflète que très imparfaitement le mythe européen de l'Amérique, de la Californie, du mouvement hippy. Au niveau esthétique tout d'abord, il faut insister sur le fait que les 'big-walls' californien ont généré une esthétique très particulière. Les photographies, principalement en noir et blanc mettent en scène une architecture naturelle monumentale³, compositions sobres, presque abstraites, à base de lignes droites tracées dans un matériau très homogène, dans lequel le grimpeur tend à disparaître. Il n'y a donc rien de 'baroque', de 'proximal' dans cette esthétique,

¹ cf. par exemple, "Vox for Vulgaria", par Paul Ross, al Rubin, et Richard DuMais, *Mountain* (45), 1975, p. 19-26.

² «*Descent* and *VD* reflect the climbing world better than any of the above-ground journals: like it, they are clannish, self-deprecating, in-joke-ish, anarchistic, childishly scatological and obscene, self-conscious, talented, dissolute, faddishly sincere, iconocastically honest, name-dropping, self-centered, half educated, but highly intelligent». "Reviews", par D. Roberts, *Ascent*, 1972, p. 54.

³ Monumental ne veut pas ici dire grand angles et paysages. La photo d'escalade se distingue de la tradition 'panoramique' de la photo américaine en fonctionnant sans arrière-plans.

contrairement à ce que l'on a souvent pu dire en privilégiant les photographies de l'escalade de bloc. Or le premier reportage photographique sur l'escalade de bloc date de 1974, et il paraît dans l'unique numéro explicitement 'psychédélique' de la revue *Ascent*, qui tranche radicalement avec les numéros antérieurs et ceux qui suivront⁴. Décrire, comme on continue à le faire aujourd'hui, l'esthétique de l'escalade californienne en se basant sur l'escalade de bloc, c'est distordre l'histoire des représentations.

Des remarques similaires pourraient s'appliquer au domaine du contenu. *Ascent*, qui est le journal quasi officiel de l'escalade californienne, dans lequel s'expriment ses ténors, et à qui l'on doit l'essentiel des textes fondateurs de l'escalade moderne, marque effectivement une rupture avec l'alpinisme classique, ainsi qu'en témoignent les parodies de littérature alpine que l'on peut y lire⁵, et les critiques appuyées à propos des grandes figures de l'alpinisme européen (Rébuffat surtout dont le pull jacquard et le style toujours impeccable déclenchent Outre-Atlantique une franche rigolade). Cependant, cette rupture paraît limitée, du propre aveu d'*Ascent* :

«By contrast with the venerableness of the *AAJ* and *Summit*, *Ascent* is a kind of infant prodigy. Almost too slick to believe (the one journal you would hate to spill a cup of coffee on), with its own stable of thoroughbred hot-shit-climber-as-would-be-metaphysician-authors, despite its three buck cost, *Ascent* commands not only respect, but a grudging awe. (...) The writing, so much of it, falls into a new genre, a breed you might call "Heroic Existentialist". There is a mystic of ultimateness—doomsaying about the future of climbing juxtaposed with a maudlin-glory ethic of purity and toughness. All this suffused by an almost phallic worship of the Ultimate Mountain.»⁶

Si le côté 'existentialiste' renvoie au caractère ouvertement subjectif du style d'*Ascent* (narration non linéaire, flashes de conscience, impudeur des rapports interpersonnels – qui sont souvent décrits comme passionnels et difficiles, au contraire de l'idéalisation de la cordée dans l'alpinisme classique) le caractère 'héroïque' subsiste bel et bien. De l'aveu même de *Climbing Magazine*, au milieu des années soixante-dix, l'escalade n'a pas encore trouvé son propre ton :

Apparently, the pioneering extreme free climbers in Yosemite and elsewhere have let themselves be overawed by the mystique of big walls and alpine climbing. Will they wait twenty years before creating the literature that will make their climbs endure?⁷

Au plan matériel aussi, l'aspect luxueux, sobre et élitiste d'*Ascent* s'oppose au (parfois savant) négligé des productions culturelles et des habitudes vestimentaires de la beat generation et du mouvement hippy. En fait, le seul journal qui ressortisse

⁴ Il est intéressant de noter que toute l'esthétique 'proximale' de l'escalade de bloc est déjà là, non seulement en germe mais réalisée, dans le premier reportage photographique consacré à l'escalade de bloc aux Etats Unis ("Bouldering", par Jim Stuart, *Ascent*, 1974).

⁵ Cf., par exemple, "The Conquest of Tillie's Lookout", et "Little mother on the Morderberg" (*Ascent*, 1969, p. 32-36, et *Ascent*, 1970, p. 45-49).

⁶ "Reviews", par D. Roberts, *Ascent*, 1972, p. 54.

⁷ David Bentley, mai-juin 1974, p. 36.

véritablement à la contre-culture californienne, par ses engagements politiques et écologiques, par son désordre, son côté informel, son militantisme en faveur des drogues, sa facture artisanale, sa thématique “beatnik”, est *Mountain Gazette*. Or l’escalade y occupe moins d’importance que le ski, et beaucoup moins d’importance que les récits de voyage en Inde ou au Pakistan. Ainsi, pour autant que l’on puisse en juger par les textes, l’escalade semble avoir été un domaine relativement autonome de la révolution californienne. Il y a sans doute deux principales raisons à cette autonomie. D’une part, le Sierra club, avec son culte de la wilderness, développe un écologisme à la fois plus intransigeant et beaucoup moins politique que celui du mouvement hippy. Il faut rappeler que le Sierra Club est indissociable des Parcs Nationaux, où s’instaure un écologisme confiné et policé (par les ‘rangers’) qui s’oppose à l’anarchisme et au caractère global du projet de société hippy. On gagnerait donc sans doute à distinguer entre une écologie du ‘trail’ et une écologie de la route, l’escalade ressortissant plutôt à la première. Le second groupe de raisons qui expliquent l’autonomie de l’escalade tient à son isolement relatif (le “Camp IV”, au Yosemite, est un monde en soi), à la spécificité de ses pratiques, à leur normativité (c’est l’objet de cet article), à leur caractère compétitif, à l’entraînement, à un imaginaire de la verticalité orthogonal à l’horizontalité de la route.

Paradoxalement, les travaux qui décrivent l’escalade française moderne comme un sport ‘californien’ seraient plus proche de la réalité géographique et culturelle des États Unis s’ils faisaient du Colorado son berceau. En effet, les revues californiennes *Ascent* et *Summit* s’accordent bien peu avec les descriptions qui sont faites de l’escalade moderne (baroque, violent, extrême, dionysiaque, orgiaque, proximal), tandis que les revues du Colorado, *Mountain Gazette* et *Climbing Magazine* s’en rapprochent plus (toutes proportions gardées).

b/ Royaume Uni

- *The Alpine Journal* est la version britannique de l’AAJ. Un journal d’alpinisme classique donc, au format livre, où les photos ont peu de place.
- *Mountain* (1969->1992, bimensuel, 15000 exemplaires au temps de sa gloire) qui a longtemps été la revue de référence où s’exprimaient les “free-climbers”, était subventionnée par la Youth Hostel Association. *Mountain* se distingue des autres revues par l’ouverture sur les États Unis, où elle recrutait nombre de ses collaborateurs et où elle était distribuée.
- *High Magazine* (mensuel, 15000 exemplaires) est le journal du British Mountaineering Club. Généraliste.
- *Climber & Rambler* (1972->, mensuel, 12000), prend la suite de *Mountain life*. Généraliste.
- *On The Edge* (1990->, mensuel, 6000) est spécialisé escalade.

La presse britannique se caractérise par la rigidité (parfois obsessionnelle) de ses prises de position éthiques, par la dénonciation des “illusions” bien pensantes concernant l’escalade, et par l’autodérision. Certains collaborateurs, comme Tom Patey, Mike Pearson, et Ian McNaught Davis, sont de parfaits exemples du «British penchant for whimsical casualness and self-mockery».

c/ France

- *La Montagne et Alpinisme* (1874->, trimestriel, 15000). La rupture de construction du titre est due à la fusion, en 1955, entre *La Montagne*, revue du CAF, et *Alpinisme*, la revue du GHM. Il s’agit d’un journal d’alpinisme classique, relativement conservateur, dont l’importance dans l’histoire de l’alpinisme français tient partiellement au fait que les institutions de gauche (FSGT) n’ont jamais eu d’organe de presse.
- *Passage* (1977->84, annuel), est une revue d’intellectuels (par ex. Robert Mizrahi) qui a théorisé la rupture entre alpinisme moderne et alpinisme classique. *Passage* rassemble des textes hédonistes, subjectifs, et une critique idéologique du discours de l’alpinisme empruntant à la philosophie politique althusserienne (appareils idéologiques d’État) et à l’analyse du discours (formation discursive, etc.).
- *Alpirando* (1978->, mensuel) et *Montagne Magazine* (1978->, bimensuel) sont deux revues généralistes, dont la vision de l’escalade diffère peu. *Alpirando* est peut-être resté plus fidèle à sa ligne éditoriale originelle (escalade pour le plaisir, démocratique), que *Montagne Magazine*, plus attentive aux réalisations de l’élite, à l’événementiel.
- *Vertical* (1985->, mensuel). Jean Corneloup voit dans *Vertical* la seule revue ayant réussi à entrer de plein pied dans la “videosphère” (vs. graphosphère), et situe cette revue dans la ligne de la contre-culture californienne. Nous sommes loin de partager ce point de vue. Il suffit de mettre côte à côte *Vertical* et *Mountain Gazette* pour s’apercevoir que les deux publications s’opposent à tous niveaux. La seule force (et aussi la faiblesse) de *Vertical* est d’être très liée aux professionnels de la montagne et aux acteurs du ‘haut niveau’, ce qui lui permet d’avoir accès aux photos de montagne et d’escalade les plus léchées, et aux derniers “exploits” du milieu chamoniard.
- *Grimper* (1994->), répond au besoin d’encadrement rapproché de la jeunesse des années quatre-vingt dix. “Comment bien lacer ses chaussons”, etc.
- *Rock&Wall* (1995->), une filiale de *Vertical*, entend exploiter jusqu’au bout le phénomène Edlinger et le développement de l’escalade en salle.

La presse française a été étudiée par Jean Corneloup, et nous nous bornerons ici à souligner quelques phénomènes récents. L’évolution, au cours des cinq dernières années, est caractérisée par une spécialisation progressive. La volonté d’occuper des “niches” spécifiques a conduit à la séparation d’une presse de montagne et d’une presse environnementale régionaliste (*Alpes Magazine*, *Pyrénées Magazine*), et à la séparation de revues de montagne généralistes (*La Montagne et Alpinisme*, *Vertical*, *Montagne*

Magazine, *Alpirando*) et de revues d'escalade (*Rock&Wall*, *Grimper*). Une telle évolution, bien que logique, n'a rien de nécessaire. Ainsi la revue italienne *Alp*, qui a refusé les deux spécialisations, se hausse à un niveau de qualité inconnu des revues françaises.

Il faudrait bien sûr étudier en détail le cas allemand, le cas italien, le cas espagnol, et les pays de l'est. *Alpinismus*, *La Rivista della Montagna*, *La Rivista del CAI*, *Desnivel*, *Gory*, mériteraient de figurer dans notre étude. Faute de temps, nous nous en sommes tenus à un dépouillement rigoureux de l'AAJ, *Ascent*, *Climbing Magazine*, et *Mountain* pour ce qui est des revues de langue anglaise⁸. A ces sources, il faut ajouter la *Climbing Archive*⁹, une archive de messages électroniques qui peut être interrogée par thème, et un certain nombre d'autres sites Internet¹⁰. Pour les revues françaises, nous nous sommes basés sur les textes figurant à la rubrique "éthique" du fichier thématique du Centre National de Documentation du CAF. Notre comparatif concernera donc uniquement les États Unis, le Royaume Uni et la France. La seconde restriction concernera la période étudiée. Pour être cohérent avec notre démarche, qui consiste à accorder plus d'importance aux discours qu'aux événements alpinistiques, nous ferons débiter cette étude en 1967, année de naissance d'*Ascent*. Car avec *Ascent*, l'escalade californienne (au sens géographique) se donne une voix.

Notre méthode sera purement herméneutique. Nous sommes persuadés que les méthodes quantitatives, sous l'apparence de la scientificité, sont encore loin d'approcher la pertinence d'un commentaire éclairé (Malrieu 1997). Nous espérons donc convaincre le lecteur par l'abondance et la précision des citations, même si cela doit quelque peu alourdir notre texte. Nous croyons aussi qu'il est nécessaire de consulter les textes dans leur contexte de parution (les revues elles-mêmes, et non les anthologies ou les histoires de l'escalade), qui permet de mesurer l'écho réel qu'il ont suscité. On constate en effet, dans le domaine de l'escalade l'existence d'un phénomène similaire à celui observé par Bruno Latour dans le domaine de l'histoire des sciences: la tendance à réécrire l'histoire en évacuant sa dimension sociale. Si l'on consulte aujourd'hui les sites Internet qui font l'histoire de l'escalade au Yosemite, par exemple, on constate que les voies d'escalade ayant eu une importance sociale – par l'ampleur des polémiques qu'elles ont suscitées – sont souvent passées sous silence au profit de réalisations plus conformes aux standards contemporains.

⁸ Nous avons, bien entendu, consulté les autres revues chaque fois qu'une polémique faisait mention d'un texte particulier.

⁹ <http://www.dtek.chalmers.se/Climbing/index.html>

¹⁰ On obtient des pages web liées à des sites d'escalade particuliers, mais aussi quelques pages web généralistes telles que la "Unofficial UK Climbing Home Page", où figurent des recommandations éthiques.

2. Constantes d'un phénomène dogmatique

Présentons rapidement les divers moyens techniques utilisés en escalade. Le “solo intégral” consiste précisément à grimper seul et sans matériel aucun. Dans une telle pratique, la chute ne pardonne généralement pas. L'escalade à deux est au contraire sans grands dangers objectifs en raison d'une technique d'assurage aujourd'hui bien au point: le second de cordée, fixé au rocher, donne de la corde au travers d'un frein au premier de cordée, au fur et à mesure que celui-ci s'élève. Le grimpeur de tête mousquetonne la corde aux pitons et coinçeurs qu'il rencontre ou place pendant son ascension. Aussi, en cas de “dévissage”, le second bloque le frein et son “leader” ne peut chuter de plus du double de la distance qui le sépare du dernier point auquel il a mousquetonné la corde. La progressivité des freins, l'élasticité des cordes, la fiabilité des ancrages modernes et, paradoxalement aux yeux du profane, la verticalité ou le caractère surplombant des parois rendent la chute indolore et sans risque. Elle reste cependant une expérience à laquelle il est difficile de s'habituer tout à fait, et qu'on envisage toujours avec un fond d'appréhension.

A partir de ces données techniques, des règles très différentes selon les régions et les traditions ont été érigées pour influencer la pratique. Les différences d'éthiques s'organisent autour de trois concepts: le style, l'expérience, et la protection.

2. 1. Catégories normatives

Parler du *style* d'une ascension ne nous entraîne pas dans l'univers complexe et subjectif du style littéraire par exemple. En escalade, deux styles s'opposent: le *libre* et l'*artificiel*. Le second pourrait être résumé par la maxime “tout est bon pour passer”, fortement tempérée par un axiome d'économie des moyens. L'escalade libre au contraire interdit l'utilisation d'autres moyens de progression que les prises du rocher. Plus rapide, plus légère, et procurant des sensations nouvelles, cette forme d'escalade se devait, à plus ou moins long terme, de prendre le dessus sur sa rivale. Le “libre” est la catégorie normative fondamentale de cette nébuleuse discursive que les grimpeurs appellent ‘l'éthique’. Il est, en quelque sorte, le cœur de la doctrine. Les considérations sur l'expérience de la voie et la nature des protections représentent des sous-affrontements doctrinaux à l'intérieur de l'escalade libre.

L'*expérience* fait référence à la relation à une voie d'escalade donnée. Le grimpeur peut tenter son ascension ‘à vue’, c'est-à-dire s'y engager sans reconnaissance préalable, sans information sur ses mouvements clés et sans avoir jamais assisté à son ascension par un autre grimpeur. Si l'on excepte le solo, il s'agit là du mode d'ascension le plus difficile et le mieux considéré par la communauté. Chaque grimpeur n'a droit, par définition, qu'à une seule tentative à vue dans chaque voie, d'où la nécessité d'être parfaitement motivé et concentré dans cet exercice. A défaut, c'est-à-

dire si le grimpeur chute à un certain point, la voie peut être gravie ‘red circle’, selon une terminologie venant des marques que les grimpeurs inscrivent au pied des voies qu'ils ouvrent. Cela signifie qu'après sa chute, le grimpeur est reparti non pas du plus haut point qu'il avait atteint mais du dernier point de repos naturel, défini comme un endroit de la voie où l'on peut rester en équilibre sans l'aide des mains (‘no-hand hold’). Cette technique est aussi parfois dénommée ‘yoyo’ puisqu'elle implique des mouvements de montée et de descente. Si, après sa chute, le grimpeur repart du point le plus haut atteint (en utilisant la corde pour s’y hausser), ou s’il se repose sur les points de protection, la voie se trouve découpée en tronçons. L'élément de difficulté dû à la continuité de l'effort est ainsi évité. Une telle façon de grimper, contraire à l'esprit de l'escalade libre, est aussi universellement pratiquée que méprisée. Les Américains la qualifient du terme dépréciateur de ‘hangdogging’¹¹. Encore un cran plus bas dans l'échelle de la dignité se trouve la ‘moulinette’, ou escalade assurée du haut (‘top rope’). Supprimant toute possibilité de chute, elle met l'escalade à la portée de tous et lui confère la dimension d'une simple gymnastique verticale. Sa facilité et sa sécurité ne sont pas les seules raisons qui incitent les grimpeurs à utiliser la moulinette. D'une part, cette technique permet d'envisager la réussite ‘en bon style’ de voies difficiles. Une telle stratégie débouche sur des ascensions dites ‘après travail’, préférables dans une certaine mesure au hangdogging. D'autre part, la moulinette permet une progression dans le niveau de difficulté qu'atteignent les meilleurs grimpeurs, en leur fournissant de meilleures possibilités d'entraînement et en leur faisant envisager sans risque des objectifs a priori hors de leur portée.

La *protection* consiste, en escalade libre, en ces moyens d'ancrage qui retiennent le grimpeur en cas de chute, et exclusivement dans ce cas. Bien que tous les grimpeurs ou presque tombent d'accord sur la nécessité de se protéger, les oppositions surgissent lorsque l'on touche au sujet épineux de la fiabilité de ces encrages. Deux écoles ici s'affrontent: celle qui considère qu'ouvrir une voie engage la responsabilité de l'ouvreur y compris en matière de protection, et celle qui considère qu'il est de la responsabilité du répétiteur d'utiliser la protection laissée par les ouvriers. Ce débat n'est pourtant historiquement que secondaire par rapport à la distinction entre deux grandes catégories touchant à la protection: la protection *en place* et la protection *à placer*. La première repose sur l'utilisation de pitons ou de pitons à expansion (‘spits’ ou ‘bolts’), voire, aujourd'hui, de broches scellées à la résine. La seconde est placée sur la voie par le premier de cordée et enlevée ensuite par son suiveur. Il s'agit alors principalement de coinçeurs et de coinçeurs mécaniques (‘friends’), que l'on installe dans les fissures. L'escalade sur coinçeurs porte traditionnellement le nom de ‘clean-climbing’, en raison de sa prétention à préserver l'environnement naturel de toute marque humaine. La

¹¹ On rapporte même l'expression “eurodogs” pour qualifier les grimpeurs européens (“Same Board, Different Rules”, par M. Kennedy and J. Steiger, *The American Alpine Journal*, 1987, p. 54).

troisième source de débats est la distinction entre ‘ouverture par le haut’ (‘rappel bolting’), et ‘ouverture par le bas’. Dans la première pratique, on descend en rappel dans la voie pour y placer les points de protection, tandis que dans la seconde, on place la protection (fixe ou temporaire) au cours de la première ascension. L’ouverture par le bas est mieux considérée que l’ouverture par le haut, accusée de supprimer toute aventure.

Le style, l’expérience et la protection fragmentent donc le domaine de l’escalade en plusieurs modalités non équivalentes. Au sommet de la hiérarchie se trouve le ‘free solo’; on trouve ensuite le libre ‘à vue’ et ‘clean’; on peut envisager toutes les autres combinaisons et les ranger par ordre de dignité. Nous n’avons pour l’instant donné de ces catégories que des justifications fonctionnelles. Or elles ne représentent ni les seules règles possibles ni un caractère de nécessité quelconque. Il est donc logique de se demander quelles valeurs implicites elles contiennent et ce qui fait leur popularité chez les grimpeurs.

2. 2. L’origine de la loi

Ainsi que nous l’avons déjà mentionné plus haut, nous croyons que les acteurs possèdent de bonnes raisons d’escalader selon les canons du “libre”. Cependant, le ton de la rationalité est rarement employé à ce sujet et les grimpeurs font le plus souvent assaut... d’intolérance. Notre but est donc de mettre à jour une dimension dogmatique dans la diffusion en Europe du corpus de règles de l’escalade libre. Comme nous tenterons de le montrer, le montage en question n’est ni très original ni propre au domaine de l’escalade.

Le premier indice de l’outrepassement de la persuasion rationnelle dans la diffusion de la règle est l’insistance avec laquelle est rappelée la question de l’origine. D’où vient la loi? D’ailleurs. C’est-à-dire d’Amérique.

Dans la conscience du grimpeur européen, il n’existe qu’un Yosemite, celui du Capitan et de Half Dome—il est le Temple, la Jérusalem, la Source du Gange, et honni soy qui mal y pense (au vrai, il serait pour un peu l’Amérique, toute l’Amérique).¹²

El Capitan, le Yosemite, la Californie, l’Amérique (par ordre concentrique) ont fonctionné comme garanties symboliques. L’ascension de “Supercrack”, par exemple, dans le massif des Shawagunks, en 1972, fait partie des réalisations qui ont fait entrer la loi du libre dans le domaine de la formulation par le récit, ou le drame mythologique. Pour les Européens du continent, cet ailleurs géographique se double d’un ailleurs linguistique. En France, la ‘varappe’, du nom d’un couloir rocheux de la région de

¹² “Ballade Américaine”, par P. Chapoutot, *Passage*, 3, p. 72.

Grenoble, s'est vue remplacée dans le vocabulaire et sur tous les tee-shirts par le 'free climbing'. Le 'spit' remplace le 'gollot', etc.¹³

Quant à la 'beloved America', chacun sait combien elle est inaccessible aux américains eux même. L'escalade ne fait pas exception à la règle. Prenant place au cœur de cet ouest dont la conquête est un des mythes fondateurs de l'Amérique, l'escalade est entrée à l'intérieur de ce mythe, se réclamant naturellement de la culture indienne dont on trouvait les traces sur les rochers eux-mêmes. Ainsi Gary Hemming, l'auteur de la "directe américaine" aux Drus, peut-il écrire : « Le seul vrai Américain, c'est l'Indien »¹⁴. Or l'indianité est par définition inaccessible aux Américains. Certes les voies d'escalade portent souvent des noms empruntés à la culture indienne¹⁵. Mais les grimpeurs américains font chaque jour l'expérience de l'altérité de l'indien et de leur caractère irréversiblement civilisé. Dans "The view from Dead Horse Point", un des textes les plus célèbres de la littérature d'escalade, Chuck Pratt met en scène l'hostilité des Indiens vis-à-vis de l'escalade, et le fossé qui sépare le grimpeur de l'Indien¹⁶. Ainsi, il ne faudrait pas croire que l'escalade californienne s'est accompagnée d'une volonté naïve de retour aux origines. L'indianité s'apparente à un paradis perdu qu'il serait vain de vouloir ressusciter.

Il peut sembler surprenant que la Californie, terre de toutes les libérations et de la 'lawlessness', soit l'origine mythologique de la loi. Ainsi Corneloup cite-t-il Jim Bridwell («La première règle en escalade, c'est qu'il n'y a pas de règles») pour soutenir que l'éthique californienne est par essence floue et mouvante. Ceci n'est pas tout à fait exact. L'histoire de l'escalade californienne regorge en effet de prise de positions rigoristes. Ainsi les plus grands noms se sont-ils opposés à l'utilisation excessive des pitons à expansion, à l'instar de Royal Robbins¹⁷, Yvon Chouinard¹⁸, et même Garry Hemming, pourtant effigie du grimpeur beatnik¹⁹. Même les premiers grimpeurs français découvrant le Yosemite ont été frappés par le caractère astreignant de l'éthique américaine.

Le grimpeur américain n'a rien de plus pressé que de reconstruire un système de contraintes élégamment enfermé dans le terme d'éthique. (...) La craie au doigt et

¹³ Le mot "spit" est en fait allemand, mais la plupart des grimpeurs français sont persuadés qu'il s'agit d'un mot anglais.

¹⁴ Dans cette tentative de présenter aux Européens le grimpeur américain, Hemming insiste aussi sur la figure de John Muir, et du Sierra Club, qui se réclament d'un rapport à la nature hérité de la culture indienne. ("A la recherche d'un équilibre", *La Montagne*, oct. 1964, p. 274).

¹⁵ Par exemple "Ti-sa-ack" au Half Dome, nom d'une princesse indienne, dont les larmes auraient, selon la légende, créé les marques du 'Zebra'.

¹⁶ *Ascent*, 1970.

¹⁷ *Mountain* (18), 1971, p. 34-35.

¹⁸ "Coonyards Mouths Off", *Ascent*, 1972, p. 50-52.

¹⁹ «Tout piton à expansion non justifié doit être enlevé ou cassé.» Cette citation est un simple extrait d'un catalogue de règles on ne peut plus dirigistes paru sous le titre "A la recherche d'un équilibre", dans *La Montagne*, oct. 1964, p. 278.

l'éthique en bandoulière, on grimpe comme il faut. (...) Toucher et c'est l'enfer, ne pas toucher, le nirvana.²⁰

Il faut donc admettre, au vu des nombreux témoignages que nous en avons, que l'éthique américaine n'a pas eu le caractère libertaire que l'on pourrait attendre de la Californie des années soixante et soixante-dix. Pourtant, Jean Corneloup n'a pas tout à fait tort de souligner la souplesse et les accommodements doctrinaux de l'éthique californienne. Car l'éthique, dans toute sa rigueur, est anglaise plus qu'américaine. La chronologie est ici très claire. D'une part, les anglais ont toujours refusé les pitons à expansion, alors que les américains ne les ont véritablement répudiés qu'au début des années soixante-dix, à l'occasion des débats suscités par l'ascension de Maestri au Cerro Torre²¹. D'autre part, le rejet de la moulinette et de l'ouverture par le bas date, en Angleterre, du début des années soixante²², alors que la question ne sera soulevée que bien plus tard aux États-Unis. On peut même avancer que c'est sous l'influence des grimpeurs anglais que les grimpeurs américains ont progressivement abandonné ce que Lito Tejada-Flores a appelé leur "laissez faire" originel²³. Les anglais sont d'ailleurs relativement fiers d'avoir contribué à éveiller la conscience éthique des américains sur la question des spits, et sur la question de l'escalade artificielle. Le Free Climbing est donc une notion anglaise²⁴. Mais elle n'a touché la France, et l'on pourrait même dire l'Europe, que par ricochet sur les États-Unis. L'escalade libre est une invention européenne qui n'a trouvé tout son sens et toute sa portée que lorsqu'elle a été mise en scène sur le théâtre américain.

2. 3. La Référence sous-jacente aux catégories

Selon Pierre Legendre, point n'est besoin, pour assurer l'efficacité d'un système dogmatique, qu'il existe une Référence tangible sous les discours²⁵. Bien au contraire, la fonction des rituels et des discours serait de mettre en scène un vide fondateur, un principe d'autorité qui se dérobe nécessairement à toute prise du fait même de son arbitraire. Il y a pourtant, dans le cas de l'escalade une justification majeure, une Référence incontournable: la nature. De la nature, l'homme moderne est

²⁰ P. Chapoutot, *op. cit.*, p. 76.

²¹ En décembre 1971, Maestri utilise un compresseur pour ouvrir une voie sur pitons à expansion au Cerro Torre. Cette ascension déclenche une vague de réprobation, dont le point d'orgue est l'article de Reinhold Messner intitulé "Le Meurtre de l'Impossible" (*Mountain* (15), 1971).

²² «By the late fifties and the early sixties, the decades of top-roping, climbing down and even inspecting on subsequent ascents were over.» "Lakeland Commentary", par Pete Livesey, *Mountain* (39), 1975.

²³ «The present laissez-faire of the uppermost games is disappearing slowly as the complexity of rules shifts up the spectrum.»

²⁴ Nous ne discuterons pas ici les origines germaniques (RDA) de l'escalade libre, qui, même si elles peuvent revendiquer une antériorité chronologique, n'ont pas eu d'influence déterminante sur l'Europe de l'ouest.

²⁵ La majuscule est, elle aussi, empruntée à Pierre Legendre.

irréremédiablement déchu. Ceci est particulièrement évident dans la notion américaine de wilderness (immensité sauvage), antinomie de l'humanité moderne. Il y a donc bien, dans le cas de l'escalade, une Référence inaccessible, une racine de tous les dogmes, un ailleurs qui fait valeur parce qu'il dépasse les capacités de création propres à l'homme. L'impératif catégorique qui en découle, c'est de préserver la nature de toute marque humaine. Dans le domaine de l'escalade, cela revient à ne pas utiliser de pitons à expansion (dont la marque est indélébile) ni de magnésie. Il faut aussi bien se garder de couper des arbres, de nettoyer à l'excès, de tailler des prises. Les américains désignent d'ailleurs toute modification d'une falaise du terme de "doctoring". La nature selon eux, n'a pas à être soignée. Logiquement, certains rigoristes du libre refusent de considérer les voies comportant une ou plusieurs prises taillées comme des voies d'escalade. Voici en quels termes le grimpeur anglais Jerry Moffat aborde la question:

A Buoux, des choses comme "Tabou" où les prises taillées foisonnent sont les choses les plus exécrables que j'ai vues en escalade. Même si en France, j'ai grimpé "Tabou", j'aurais rebouché toutes ces prises si la voie se trouvait en Angleterre. Dans ces voies, il y a quelque chose de terrible, un manque de respect pour la Nature, la création de Dieu.²⁶

Ainsi, comme le droit moderne, le droit informel que constitue l'éthique se fonde sur une nature. Il existe pourtant deux autres fondement de l'éthique : le risque et la difficulté, auxquels correspondent respectivement les impératifs catégoriques "Test Your Nerve" et "Test Your Skill"²⁷. Harold Drasdo, par exemple, a insisté sur le fait que les grimpeurs recherchent le risque pour le risque²⁸. D'où l'on déduit que la protection ne doit pas dépasser un certain niveau de sécurité et éliminer le risque.

La recherche de la difficulté est une ligne de justification ambiguë et donne lieu à deux courants à l'intérieur des débats éthiques. La difficulté peut être envisagée sous son aspect compétitif. Les règles de l'éthique se justifieraient par la nécessité de discerner quels grimpeurs sont véritablement les meilleurs. Les théoriciens anglais de l'escalade libre ont d'ailleurs proposé de distinguer entre *environment ethics*, et *competition ethics*. Le problème lorsque l'on définit l'éthique comme une éthique de compétition, c'est qu'elle ne concerne pas les grimpeurs de base, qui peuvent légitimement la rejeter comme un mode d'imposition symbolique au service de l'élite²⁹. On a donc souvent présenté l'impératif de difficulté comme non compétitif, comme s'appliquant à l'individu lui-même. L'idée est ici que l'homme possède une tendance naturelle au laisser aller, qu'il ne peut combattre qu'en s'imposant des règles.

La fiction d'une éthique de l'individu seul face au rocher ne résiste guère à l'analyse. Comme l'a bien montré Tom Higgins,

²⁶ Dans *Vertical* (15), 1988, p. 24.

²⁷ "Climbing Ethics", par Robin Campbell, *Mountain* (35), 1974, p. 31-32.

²⁸ "Margins of Safety", *Alpine Journal*, 1969.

²⁹ "In Praise of Cheating", par Harold Drasdo, *Mountain* (39), 1974, p. 35-37.

Climbing style is not purely a personal matter. It affects other climbers in various ways. On established routes, adding protection offends climbers who wish to do the route in its original style. On new routes, both climbing and protection style can affect others as first ascent opportunities grow scarce.³⁰

De plus, le terme même utilisé en Amérique pour parler de la difficulté ('standards') est, comme dirait Deleuze, toujours collectif. Cependant la fiction d'une éthique non compétitive a connu un très grand succès dans les débats éthiques, grâce à un texte de Tejada-Flores: *Game Climbers Play*³¹. Pour donner toute l'importance de ce court essai, citons ce commentaire des éditeurs de la revue *Summit*:

When Lito Tejada-Flores published his essay "Game Climbers Play" in the 1967 issue of *Ascent*, he profoundly influenced generations of climbers. His essay became the ideological basis for the British magazine *Mountain*, and later the title and keynote chapter for a classic anthology. *Games* continues [in 1990] to be one of the most widely referenced essays on the climbing world.

Le texte soutient que l'escalade est fondamentalement un jeu, jeu dont les règles ne sont rien d'autre qu'un système de handicaps que les grimpeurs s'imposent. Son succès tient à ce qu'il parvient à donner un fondement non écologique à l'éthique. Tejada-Flores rompt avec le discours écologiste (les pitons à expansion violent le rocher) en écrivant «There is nothing unethical in bolts *per se*», ce qui revient à faire de l'homme la raison d'être de l'éthique. L'autre raison du succès de ce discours est qu'il maintient une pluralité de jeux, et donc une pluralité d'éthiques. Cependant, la pluralité des jeux découle de la pluralité des terrains. A chaque type de terrain (bloc, falaise, big-wall, etc.) tend à correspondre une éthique et une seule.

Si les conclusions de Tejada-Flores (l'existence et le bien fondé d'une éthique) ont été largement suivies, considérer l'escalade comme un simple jeu ne cadrerait pas avec le discours dominant, qui souhaitait lui trouver des assises moins sujettes à la remise en question. En effet, reléguer les règles de la pratique au statut d'une simple convention assurait bien l'existence d'une communauté liée par ces règles, mais ces règles en devenaient alors contingentes, et ne dérivait plus d'une nécessité fondamentale, ce qui était inacceptable. De plus, dans l'esprit de nombreux grimpeurs, l'escalade est précisément plus qu'un jeu, ou du moins, un jeu auquel on joue à plusieurs. C'est la raison principale qui a conduit Tejada-Flores lui-même, vingt ans plus tard, à désavouer son propre texte³². Dans l'intervalle, certains avaient tenté de donner un contenu

³⁰ "Tricksters and Traditionalists: a look at conflicting climbing styles", *Climbing Magazine* (86), 1984, p. 18-25. Déjà paru dans *Ascent*, 1984.

³¹ Le texte comporte, en exergue, une citation du *Paysan de Paris*, de Louis Aragon: «La réalité est l'absence apparente de contradiction». Par cet exergue, l'auteur entend probablement prendre ses distances par rapport à la rationalisation qu'il propose.

³² "Beyond Climbing Games. Climbing as Humanism", par Lito Tejada-Flores. *Summit*, 1990, p. 25-27. L'auteur revient sur son idée originelle pour en souligner le caractère "pré-postmoderne", et pour prendre finalement parti en faveur de l'humanisme. L'escalade n'y est plus une activité qui se donne ses propres règles de manière arbitraire, mais qui doit avoir à connaître de l'éthique au sens large. La

psychosocial plus consistant aux motivations du joueur, en creusant la veine utilitariste³³. D'autres avaient plutôt souligné la dimension non utilitariste du jeu, en mettant en avant les rapports qui pouvaient exister entre jeu et *skole* aristotélicienne³⁴.

Game Climbers Play suggère que la force normative de l'éthique provient de la volonté des joueurs de souscrire aux règles de l'interaction ludique. Il s'agirait donc d'un engagement de nature similaire à l'engagement contractuel. L'analogie avec la théorie des jeux et ses suites en science économique ne s'arrête pas là. De même que l'homo economicus se présente sur le marché avec ses préférences, l'homo escaladus se présente sur les parois avec les siennes. Entre une voie gravie en artificiel et une voie gravie en libre, il préférera la seconde. Pourquoi? Selon Tejada-Flores, parce qu'il y ressentira plus nettement la réussite ou l'échec. L'éthique apparaît alors comme un système de handicaps n'ayant d'autre but que de maintenir "the climber's feeling of achievement at a high level".

Cette tentative de rationalisation soulève pourtant quelques problèmes. Dans la mesure où le fondement de l'édifice est le seul "sentiment d'accomplissement" du joueur, on ne comprend pas pourquoi tous les joueurs devraient adopter un même système de handicaps. Sauf à conclure que, livrés à eux même, les joueurs seraient incapables de savoir dans quelle mesure ils peuvent être satisfaits de leurs propres réalisations, on n'explique pas pourquoi ils ont besoin d'une règle, et, a fortiori, d'une règle qui s'applique à tous.

Ainsi, le modèle présenté par Tejada-Flores, est condamné à osciller entre deux psychologies de l'acteur. La première, pleine, rend superflue toute norme. La seconde, vide, ne reçoit ses contours que d'une norme qu'elle doit renoncer à fonder. Notons que cette oscillation, loin d'être le résultat d'un pur vice théorique, reflète une vraie énigme. On constate en effet que bon nombre de grimpeurs refusent d'équivaloir le vécu de leur pratique aux seules injonctions de l'éthique. Ils sont conscients que leurs motivations et leurs satisfactions dépendent avant tout de l'ambiance des lieux qu'ils fréquentent, de l'aiguillon de la peur, de sensations qui sont fondamentalement les mêmes quelles que soient les règles suivies. Ils ne s'y conforment donc pas systématiquement. Or, le paradoxe réside dans le fait que les mêmes grimpeurs cessent de relativiser la portée de l'éthique dès lors que celle-ci devient un enjeu de discours.

Dans le sillage des travaux de Boltanski et Thévenot, on pourrait expliquer ce fait en alléguant qu'en des situations sociales différentes ("polémique publique" versus "intimité") les acteurs font choix de principes de justification différents. Selon nous,

formule clé de ce retournement est sans doute «Most of the choices that climbers make concern people».

³³ "The Mind Games Climbers Play", par Jim Glendenning, *Mountain* (110), 1986, p. 47-48.

³⁴ "Aristotle would have understood", par John Powell, *Mountain* (129), 1989, p. 42-44. Ce texte est ouvertement inspiré par l'essai *Homo Ludens: A study of the play element in culture* de Huizinga (Beacon Press, 1960), et par les débats sociologiques sur la place du loisir dans la culture.

cette capacité à changer de discours n'est pas le produit des seules visées stratégiques des acteurs. L'une des hypothèses de notre travail est que le fossé entre l'expérience personnelle et les propositions normatives de la culture est incombable. En ce sens, l'ordre subjectif, ou tout simplement privé, est toujours l'objet d'un forçage par les constructions standardisées de la culture. Toutes les tentatives visant à rabattre un ordre sur l'autre se heurtent à un phénomène que nous décrirons en détail dans la suite de cet article: les constructions culturelles elles-mêmes mettent l'ordre privé à distance. La culture institue les sujets, non pas simplement *selon*, mais *vis-à-vis* du contenu de la culture. Nous reviendrons plus tard sur le type bien particulier de conformité et de différence – de différence spéculaire pourrait-on dire – qui existe entre les ressortissants de la norme et les représentations de celle-ci.

2. 4. Une coercition symbolique et réelle

Bardée de tous ces discours, il ne manquait plus à la règle qu'une force de coercition pour s'imposer. Dans l'historiographie, la police du libre est associée à quelques noms fameux, tel ceux de Robbins et Bachar au Yosemite, Drummond en Angleterre, et Droyer en France.

En 1970, Warren Harding ouvre, en 27 jours, et à l'aide de 300 pitons à expansion, une nouvelle voie dans le "Wall of the Early Morning Light" à El Capitan. La voie suscite une terrible polémique, l'ensemble de la communauté se prononçant pour son "effacement". Le "climbing guru" (l'expression est de *Mountain*) Royal Robbins se charge, en février 71, de répéter la voie et d'en enlever tous les pitons à expansion. Cependant, au milieu de la voie, Robbins est pris de doutes quant au bien fondé de son action. Il décide finalement de laisser intacte la partie supérieure. L'histoire a retenu que Robbins avait "effacé" la voie, et que le "viol de El Cap" avait été puni. Ce genre de pratique s'est transmis jusque dans les années quatre-vingt, souvent sans le discernement et la prudence de Robbins. Ainsi une cordée du Colorado venue ouvrir une nouvelle voie (*Wings of Steel*) à El Capitan, est victime de "verbal harassment" de la part des grimpeurs locaux, puis voit ses pitons à expansion détruits, et enfin, on détache et défèque sur ses cordes fixes³⁵.

J.C. Droyer, prophète et agent de la loi en France, dépitonna des itinéraires d'artificiel que les plus forts grimpeurs pouvaient envisager en libre. Quant aux autres, ils n'avaient qu'à rester en bas... En 1977, la "Catastrophe" et la "Jules", au Saussois, deviennent respectivement "Penchant Fatal" et "Valeurs Misogynes". Non seulement, ainsi qu'en témoigne ce nouveau baptême, deux ascensions dans un style différent de la même voie diffèrent autant que deux voies différentes, mais on saisit bien la logique qui préside à la mise à mort symbolique: l'escalade artificielle ne mérite tout simplement pas

³⁵ "Conflict in the climbing community". Par Mark Smith. *Climbing Magazine* (79), 1983, p. 35.

le nom d'escalade. Dépitonner, rebaptiser, ridiculiser par voix de presse ceux qui dérogent aux règles de l'escalade libre, ces nouveautés n'ont pu passer pour telles que dans le contexte français. En effet, Droyer les a simplement importés d'Angleterre, où elles se pratiquaient depuis plusieurs années.³⁶

La surprenante tendance au juridisme dont fait preuve le milieu des grimpeurs a parfois été relayée par la loi. Les rangers ont par exemple banni les pitons à expansion de Hueco tanks (Texas), des Flatirons, de El dorado Canyon et de Rocky Mountain Park (Colorado). Le séjour dans les différents camps du Yosemite est officiellement limité à quinze jours, et dans certaines zones, il faut demander un permis aux rangers pour ouvrir de nouvelles voies. Cette évolution a donné lieu à de nombreuses polémiques entre tenants de la liberté et 'régulationnistes'. Dans l'ensemble pourtant, l'éthique ne repose pas sur une réglementation. Il s'agit plutôt d'un contrôle social opérant via le désir de reconnaissance. Dans le monde anglo-saxon, l'expression qui rend le mieux la nature de la pression sociale exercée sur les grimpeurs est que toute déviance est "frowned upon", c'est à dire "mal vue", désapprouvée sans même qu'il soit nécessaire de recourir au discours. Le silence est ici une arme efficace. *Climbing Magazine*, par exemple, refuse de publier aucune information sur des voies comportant des prises taillées, et lorsqu'il ne peut faire autrement, rebaptise la voie et en crédite la première ascension à un autre qu'au tailleur de prises. Le message est clair: on ne peut obtenir de reconnaissance si l'on ne se conduit pas selon les règles.

2. 5. Éthique et parole publique

Dès la naissance de l'escalade libre, le statut même de l'éthique s'est posé en problème aux yeux des grimpeurs. A l'origine, le terme "éthique" renvoie à toutes les questions d'ordre "philosophique" concernant les finalités de la pratique. L'index de la revue *Mountain* contient, en 1969, une rubrique "Philosophie et Éthique". Dès l'année suivante, cette rubrique se voit rebaptisée "Éthique et Philosophie". En 1975, la rubrique devient "Éthique" tout court. Ce renversement et cette disparition témoignent du fait que le terme "éthique" acquiert un sens de plus en plus autonome par rapport au sens usuel. Éthique signifie de plus en plus "éthique de l'escalade", et renvoie aux moyens utilisés en escalade. C'est pourquoi l'on se méprend sur la nature de l'éthique lorsque l'on tente de comprendre l'éthique dans son sens philosophique, et en particulier, en opposition à la morale³⁷. S'il est vrai, dans le champ philosophique, que

³⁶ Au début des années soixante-dix, Droyer fait un voyage en Angleterre en compagnie de forts grimpeurs français et européens, dont Patrick Cordier. Quelques années après, il passe à l'acte, appliquant les recettes anglaises au continent. Il semble que "l'élite" française ait néanmoins innové sur un point. Elle aurait cimenté les trous du rocher de manière à ce que les autres pratiquants ne puissent pas remettre de pitons là où "l'élite" les avait enlevés (cf. "Pour une escalade caca", par R. Wayner, *Passage* (5), p. 84)

³⁷ Corneloup (1993), II, p. 129.

«toute éthique est toujours particulière», en revanche, dans le champ de l'escalade, l'éthique est collective. Les contemporains du développement de l'escalade "libre" ont d'ailleurs bien compris que les règles de la pratique s'opposent au libre arbitre du pratiquant.

Climbing has traditionally been a "free" sport, since it is not bound by any rules other than those imposed upon the individual by himself. So free-climbing was a step away from tradition, since it bounds everyone to certain rules, and, in doing so, has a major impact on the direction of the sport.³⁸

Certes, il existe un fort courant 'anti-éthique', spécialement en France à la fin des années soixante-dix, où les jeunes revues *Passage* et *Alpirando* sont hostiles à toute forme de contrôle social. La personnalité de J.C. Droyer est d'ailleurs loin de faire l'unanimité, ainsi qu'en témoigne le "bombage" de la voie fétiche de ce dernier, "Triomphe d'Éros", au Verdon. Pour illustrer les résistances à l'idée même d'éthique, il suffit sans doute de citer ce passage d'une interview de Patrick Berhault:

– Ce n'est pas une question d'éthique pour toi?
- Non, chacun est libre de faire ce qu'il veut. Je n'apprécie pas tellement les grimpeurs qui veulent imposer leur façon de voir à toute force. Je suis même prêt à leur voler dans les plumes s'il le fallait.³⁹

Bien qu'il y soit particulièrement développé, le discours anti-éthique n'est pas propre à la France. La presse anglo-saxonne abonde en courriers des lecteurs insupportés par le ton directif des éditeurs de revues spécialisées⁴⁰. Certaines figures importantes de l'escalade californienne ont aussi affiché un grand mépris pour l'éthique, à l'image de Warren Harding. Bob Godfrey, par exemple, a fustigé le moralisme des discours éthiques⁴¹. Mais on n'échappe pas facilement à la pression sociale, et au besoin de reconnaissance. Citons cet extrait d'une discussion entre Royal Robbins et Gale Rowell à la suite de la polémique sur l'ascension du "Wall of the Early Morning Light" par Harding.

Rowell: Warren kept on saying things like: «I am an individual... I don't give a damn what you think, I'll do what I want to do because I want to do it and you can't stop me... Climbing is not a sport that is institutionalized... it's not organized and nobody can tell me what to do».

³⁸ "American Revolution. Conflict and changes in the heighties", par Jeff Smoot, *Mountain* (112), 1986, p. 30.

³⁹ Patrick Berhault est interrogé par Pascal Sombardier. *Montagnes Magazine* (18), p. 17.

⁴⁰ Par exemple: "Are Bananas Ethical?" et "Leave Ethics to the individual", *Mountain* (26), 1973, p. 46.

⁴¹ Godfrey conteste que le levier de la culpabilité soit capable d'élever l'homme à son meilleur. "Janus", *Ascent* 1975-76, p. 83-85. Cependant, il est aussi l'auteur d'un film important dans la propagande en faveur du libre: "Free Climb: the Northwest face of Half-Dome". Le film, dont la voix-off est assurée par Robert Redford lui-même, relate la tentative désespérée d'Erickson et Higbee de gravir le Half-Dome en libre, après maints échecs. Cet objectif a été la grande obsession d'Erickson, comme en témoigne la déclaration suivante: «I stopped soloing for six months after I did Cassandra in January, 1973. This may sound silly but I did not want to kill myself before I tried Half Dome free again. After Art Higbee and I didn't get very far, I got depressed and started soloing again.» Le film de Godfrey met donc en scène un des grimpeurs pour lesquels l'éthique est presque une question de vie ou de mort.

Robbins: Trouble is, he *does* give a damn.

Rowell: I agree with you there. (...)

S'il est difficile d'échapper au regard de la communauté, il est aussi difficile de ne pas intérioriser les normes en vigueur. Pat Ament, cet impénitent voyageur clandestin⁴², raconte comment le corps se fait l'instrument et l'expression de cette intériorisation.

Once when my hand reached for support from a carabiner on a pitch I had done previously without such a cheat, that very hand on easier rock above became over-exerted, even paralyzed, from guilt—psychological denial of the hand in an attempt to repudiate what it had done.⁴³

Ainsi, même si le grimpeur peut s'affranchir de l'éthique dans ses discours, le modèle ne cesse de s'imposer à lui au niveau inconscient, sous la forme d'une sourde insatisfaction accompagnant chaque entorse faite à l'éthique. La possibilité de déviances contestataires ne doit donc pas nous amener à penser l'éthique comme un acte fondamentalement individuel. Comme l'a bien montré Bourdieu, certaines critiques ne font que renforcer l'orthodoxie et la légitimité de ce que l'on critique (Bourdieu 72). Les contestataires jouent d'ailleurs souvent le jeu de la reconnaissance par d'autres moyens. Comme le déplore Chouinard, rejeter l'éthique permet de faire parler de soi: «Make a name by being controversial. Piss off the locals and they won't forget who you are».⁴⁴

En conclusion, les rejets même de l'éthique prouvent qu'il s'agit là d'un discours proto-juridique, qui comporte en lui-même une prétention normative. Sans négliger la dimension personnelle de l'engagement dans l'éthique du "libre", la parole éthique diffère d'une prise de position simplement privée. Un grimpeur ne saurait parler de "son" éthique, mais adhérer à telle ou telle variante de l'éthique de l'escalade libre. Le statut de l'éthique est celui d'une détermination objective qui subsume l'ensemble de la communauté. En d'autres termes, l'éthique n'est pas parlée en nom propre parce qu'elle appartient à la sphère du discours public.

Pour ceux qui sont partie prenante dans les débats qui agitent le milieu, ou qui militent pour l'escalade libre, les occasions de s'exprimer sont nombreuses, tant au niveau informel des discussions au pied des falaises qu'au niveau plus formel des articles dans les revues spécialisées, ou des rencontres organisées, par exemple compétitives. La parole qui s'exerce dans ces sphères n'est pas sans donner l'accès à un autre exercice: celui d'un certain pouvoir. Il importe de légitimer au yeux des autres ce pouvoir et à ses propres yeux les plaisirs que l'on en tire. Pour ces deux raisons, conserver le pouvoir de la parole et conserver la possibilité d'en jouir sans culpabilité, la parole qui dit l'éthique ne peut pas être d'essence privée. Y contrevenir en ne se pliant

⁴² "Reason does not know". *Mountain* (81), 1981, p. 27-28.

⁴³ "Hysterical Noises", *Mountain* (75), 1980, p. 49.

⁴⁴ "Coonyard Mouth Off--Part II", *Climbing Magazine* (100), 1987, p. 44.

pas à ses codes serait se rendre insupportable aux autres et peut-être à soi-même. Nous devons donc nous interroger à présent sur la nature des barrières d'admission à la parole publique.

2. 6. Interprétation et maniement de la Référence

Un phénomène dogmatique centré autour d'une Référence, (ici l'escalade "libre"), ne mérite le nom de système dogmatique que lorsque se constitue un critère d'habilitation au maniement de la Référence. En escalade, une communauté, largement fictive, de grimpeurs de haut niveau est habilitée par ses performances. Ici intervient la notion de "cotation", principal instrument de l'objectivation des performances. Il s'agit d'un chiffre indiquant la difficulté d'une voie gravie en bon style.

La manie de la cotation est devenue tellement réflexe que l'on a parfois du mal à la contrôler. C'est ainsi qu'un grimpeur célèbre ayant envoyé à une revue les photographies de la première ascension d'un surplomb eut la surprise d'en voir la parution assortie d'une cotation qui, pour être flatteuse, n'en était pas moins imaginaire, personne n'ayant répété la voie après lui, et lui-même n'ayant proposé aucune cotation⁴⁵. "Cotation à vue" ironisa-t-il par la suite. La réversibilité du lien entre réputation et cotation témoigne de la fonction de cette dernière. Le réflexe de la revue témoigne de ces "routines" qui influencent les organismes de communication. Il permet aussi de mesurer combien la cotation est devenue vitale dans le système de l'escalade libre, alors qu'elle entre en contradiction avec le principe de non-information qui gouverne le 'à vue'.

La cotation fait système avec le dogme de l'escalade libre dans la mesure où elle prévient les actes impurs ou sacrilèges, tels que le fourvoiement d'un grimpeur dans une voie trop difficile pour lui, et dont il devra sortir, affligeant spectacle, en 'tirant au clou' (expression consacrée pour l'utilisation de la protection à des fins de progression). Escalade libre et cotation répriment le péché d'orgueil. Ces précisions faites à propos de la cotation, nous pouvons définir ce que nous avons appelé plus haut "habilitation au maniement de la Référence". La cotation extrait, en les légitimant, les porte-parole de l'escalade libre de la masse des grimpeurs. Mais dans quel but, et pour quelles interventions?

Tout d'abord, la multiplication des compétitions d'escalade offre aux simples acteurs d'hier la possibilité de devenir les "cadres" du "management" de ce sport. Membres de jury, organisateurs, ouvreurs de voies sur structures artificielles, les passerelles de recyclage ne manquent pas pour faire des autorités anarchistes d'hier les gestionnaires d'un système compétitif. Certaines reconversions n'ont pas manqué de défrayer la chronique, tels ces signataires de "l'appel des dix-neuf" (une prise de

⁴⁵ Patrick Berhault, le "Toit d'Auguste", et la revue *Alpirando*.

position contre les compétitions d'escalade) qui en sont aujourd'hui les acteurs à divers niveaux.

Mais les grimpeurs de pointe servent avant tout de témoins nécessaires à l'authentification des performances. Ils doivent aussi se prononcer à propos de nombreux cas qui réclament une interprétation de la loi orale. Par exemple, est-il licite de mousquetonner à l'aide d'un bâton (technique dite du “stick clip”) ? Mais aussi, telle prise appartient-elle à telle voie ou à sa voisine ? Les problèmes les plus épineux naissent en cas de bris de prise clef. Faut-il alors retailler une prise, recoller une prise artificielle, ou laisser dans l'état ? L'escalade de bloc est une source inépuisable de ces débats. Quant au sujet le plus controversé, c'est bien évidemment celui de la cotation des voies les plus dures. Car, en escalade, l'échelle des difficultés est ouverte vers le haut. Deux écoles s'affrontent : celle qui prétend que l'on doit freiner l'inflation par la ‘décotation’, et celle qui défend une indexation plus mécanique des degrés de difficulté.

Les grimpeurs de pointe sont donc souvent convoqués à titre d'interprètes et de garants de la procédure. Ils interprètent les pratiques et les jugent en fonction de leur conformité à la Référence qui gouverne le milieu. En ce sens, le travail d'interprétation est indissociable du maniement discursif de cette Référence.

Constitution d'une Référence et récit mythologique de son origine, déduction, à partir de ce principe, d'une taxinomie capable d'ordonner les pratiques selon leur degré de conformité à cette Référence, édification d'un critère d'habilitation au statut d'interprète visant à légitimer les interventions lors de l'application des catégories au monde réel, et présence d'une coercition symbolique, tels semblent être les éléments constitutifs d'un système dogmatique à l'oeuvre dans toutes les traditions d'escalade.

Or le terme ‘éthique’ est souvent spécifié par une notation de nationalité. On parlera de l'éthique anglo-saxonne, de l'éthique tchèque ou de l'éthique française par exemple. Nous consacrerons donc la seconde partie de ce travail à ce qu'une approche comparatiste peut nous apprendre au sujet de la tendance normative dans les communautés informelles.

2. Conflits entre éthiques

Les oppositions entre traditions nationales se résument en un choc entre les pays qui ont adopté l'éthique française (France, Italie⁴⁶, Espagne, Allemagne), et ceux qui sont restés fidèles à l'éthique anglo-saxonne (Angleterre, États Unis, Pologne, Tchécoslovaquie). Le premier groupe milite pour un équipement soigné et en place,

⁴⁶ L'Italie a de fait accepté l'éthique française. Au niveau du discours, cette acceptation est moins claire. Mais le coeur de la résistance à l'éthique française est le concept d'histoire. Les spits modernes placés dans des voies anciennes seraient censés mettre à mal l'histoire de ces voies, et plus généralement l'histoire de l'alpinisme tout entière. Ce débat concerne plus directement l'alpinisme que l'escalade, et ne sera donc pas abordé ici. Nous renvoyons le lecteur aux nombreux articles et éditoriaux de la revue *Alp* traitant du sujet.

ainsi que pour une croissance de la difficulté pure des voies assurée par l'escalade 'après travail'. Le second groupe n'envisage une protection en place que lorsque l'usage des coinçeurs se révèle impossible, et ne comprend l'escalade qu'à vue.

En 1981, John Harlin notait que l'expression française 'escalade libre' était loin de signifier la même chose que l'expression anglaise 'free climbing'⁴⁷. Escalader 'en libre' voulait simplement dire 'ne pas utiliser d'étriers'. L'éthique anglo-saxonne n'avait pas imposé son rigorisme dans l'hexagone. Ceci tient au fait que l'élite des années soixante-dix, à l'image de la revue *Passage*, diffusait un discours libertaire et hédoniste ouvertement hostile au discours éthique. Ce n'est qu'au début des années quatre-vingt que l'éthique est devenue une réalité en France. Elle l'est devenue, non sur le mode discursif, mais sur le mode de l'évidence. Ainsi le discours éthique est-il soudain passé du statut d'opinion dominée au statut de doxa. Nous reviendrons, ci-dessous, sur les raisons de cette évolution.

Les États Unis ont montré une certaine perméabilité à l'éthique française. Au milieu des années quatre-vingt, le nationalisme américain, exaspéré par la supériorité des grimpeurs français, poussait à la conversion. En 1986, un débat organisé par l'AAC⁴⁸ fit le point sur la controverse. Le débat entérina une division de la communauté entre 'traditionalistes' et 'sportifs'. Les tenants d'une escalade sportive ont eu beau jeu de faire valoir le caractère moderne de leur style de pratique, et de dénoncer le 'ressentiment' des traditionalistes. Mais on sait que l'opposition entre le futur (glorieux) et le passé (dépassé) est un des schèmes générateurs majeurs du discours idéologique (Bourdieu & Boltanski 1976). En fait, le temps n'a pas donné raison aux tenants de la modernité. S'appuyant sur le caractère extrêmement décentralisé (territorialisé) des différents lieux de l'escalade américaine, les locaux de la plupart des sites importants ont réussi à imposer un respect, au moins partiel, de la tradition. L'éthique n'est plus ici l'éthique d'un groupe, mais l'éthique d'un lieu. La falaise des Shawagunks, dans l'état de New York, donne une idée de la rigidité des règles en vigueur:

Aux Gunks, plus qu'ailleurs, le mythe de la fissure parfaite que ne vient souiller aucun bolt (spit), est bien présent. Depuis deux ans seulement, une loi orale interdit l'utilisation des spits. Le dernier Meeting de la Monhonk Preserve, datant de septembre 1987, a confirmé et rigidifié cette règle incontournable: pas de spits aux Gunks.⁴⁹

Un sondage effectué en 1991 auprès des lecteurs de l'AAJ et de *Climbing Magazine* a confirmé que les grimpeurs du Yosemite sont opposés (à 88%) à l'usage des spits là où les coinçeurs peuvent être utilisés et opposés (à 71%) à l'ouverture de voies par le haut. Seuls 14% d'entre eux se considèrent comme des grimpeurs sportifs, tandis que 67% se considèrent comme des traditionalistes (31% considèrent ressortir aux deux

⁴⁷ "Free Climbing in Free Europe", *Climbing Magazine* (67), 1981, p. 22.

⁴⁸ "The Great Debate (Or is 5.14 Worth It?)". Le débat, tenu en décembre 1986 à Denver, a rassemblé 400 personnes.

⁴⁹ "Passport pour la grimpe", *La Montagne* (152), 1988, p.20.

catégories)⁵⁰. Ces données et l'exemple des Gunks mentionné ci-dessus démontrent que la tradition américaine a finalement prévalu dans les deux sites phares de l'est et de l'ouest des États Unis.

L'Angleterre a elle aussi résisté à l'offensive de l'éthique française. A l'exception de certaines falaises calcaires et des carrières d'ardoise (par exemple, Malham où Llamberis), les pitons à expansion sont peu utilisés (voire pas du tout)⁵¹, la magnésie est largement bannie, et la moulinette très mal vue. D'autre part, si l'on considère le développement des structures artificielles d'escalade en Angleterre et en France, on s'aperçoit que les évolutions récentes ne tendent pas à converger (Defrance & Hoibian 1991). L'Angleterre ne connaît pas la dynamique exponentielle qui caractérise la France depuis 1985, ce qui signifie qu'elle ne s'est pas engagée dans l'évolution à marche forcée vers l'escalade sportive. Le British Mountaineering Club a réussi à interdire toute compétition d'escalade sur site naturel, confinant la compétition aux murs d'escalade. Il faut enfin ajouter que, contrairement à la France, l'escalade sur structures artificielles n'est pas considérée en Angleterre comme de l'escalade à part entière. En témoigne le fait que dans un pays pourtant pointilleux sur la question des droits, le BMC refuse depuis des années d'accorder un droit de vote – aux élections de ses représentants – aux grimpeurs qui ne pratiquent que sur mur, au motif que l'escalade sur mur n'est pas de l'escalade⁵².

Ainsi, malgré une progression de l'escalade à la française, les pays anglo-saxons n'ont pas connu, contrairement à ce qu'on leur promettait un peu hâtivement, l'effondrement de leur tradition. La résistance a été menée sur une base territoriale, falaise par falaise. Ce localisme contraste avec la conversion en bloc de l'escalade française. Il nous semble judicieux, pour exprimer la différence entre les deux évolutions, d'emprunter à M. Crozier la distinction entre une compréhension contentieuse de la loi, caractéristique des pays anglo-saxon, et une compréhension hiérarchique de la loi, caractéristique de la France.

Lorsque l'AAC envisagea de créer un label de guide valable sur tout le territoire, on assista à une levée de boucliers totalement incompréhensible à un esprit français habitué à voir l'État jacobin produire arrêts sur arrêts, y compris à propos du monitorat d'escalade. Il n'est d'ailleurs pas inutile de nous pencher sur les arguments utilisés lors de la controverse. Les professions de foi («Elitism does not exist outside of artificial and official restriction. A natural situation requires only mutual trust»⁵³), alternent avec les arguments plus directement juridiques («A private corporation has absolutely no

⁵⁰ “Yosemite Rock Climber Survey”, par Robin Ingraham, *AAJ*, 1991, p. 140-144.

⁵¹ “To Bolt or Not to Bolt”, par Mick Fowler, *The Alpine Journal*, 96(340), 1992, p. 180.

⁵² Pour Ken Wilson (longtemps directeur de la revue *Mountain*) l'escalade sur mur est «an indoor exercise activity that has nothing to do with climbing. Attendees are a vast embryo of people who may or may not become climbers. If they do, they can join a club or the BMC». *On the Edge* (48), 1996, p. 20.

⁵³ D. Bentley, *Climbing Magazine*, July/August 1974, p.32.

legitimacy to determine the criteria for any commercial relation between the climbing public and those with services or control of facilities to render them»⁵⁴). Des développements similaires pourraient être faits à propos du débat non moins virulent sur les sections d'escalades de l'armée américaine, censées détruire les voies par les pitons⁵⁵, etc. La compréhension contentieuse de la loi favorise les résistances aux évolutions venues d'en haut, tandis que la compréhension hiérarchique de la loi peut donner lieu à des conversions massives dès lors qu'un style de pratique peut se parer des attributs de la légitimité.

Nous essaierons de montrer qu'il existe des raisons fondamentales, plus fortes qu'une simple contradiction entre la teneur effective des messages et les idées propres au groupe auquel il s'adresse, qui expliquent pourquoi le système d'imposition symbolique propre au groupe d'éthique française ne réussit pas à opérer sur l'autre groupe. Si en effet un phénomène de communication, support plus message, possède en outre une fonction dans un système normatif, c'est bien plutôt du côté de l'inutilité ou de l'irrecevabilité de cette fonction que l'on devra chercher les raisons d'un moindre impact du message: la tradition anglo-saxonne communique la loi (les codes déontologiques de l'escalade) d'une manière inconciliable avec la manière française de mener à bien le même travail. Nous étudierons donc successivement la médiatisation du phénomène escalade en France et la réaction anglo-saxonne à cette évolution.

3. Le cas français: le dogmatisme dans les media

Cette transformation s'est effectuée en vertu de la diffusion d'un nouveau style de pratique associé à l'image de Patrick Edlinger. Cependant, il ne faudrait pas croire que Patrick Edlinger est simplement une de ces "locomotives" souvent évoquées par la sociologie du sport. Car Edlinger est beaucoup plus qu'un modèle au sens strict. Si l'escalade libre va aujourd'hui de soi, cette évidence repose sur un arrangement dogmatique que nous allons tenter de présenter ci-dessous.

3. 1. L'altérité de la Référence

Le "coup médiatique" fondateur du développement de l'escalade libre en France fut la diffusion, en 1982, du film-portrait de Patrick Edlinger, intitulé *La Vie au Bout des Doigts*⁵⁶. A la beauté d'Edlinger et de son style s'ajoutait le suspense créé par le parcours en solo de voies relativement difficiles de Buoux. A partir du choc créé par ce film, P. Edlinger est devenu l'image même de l'escalade, une effigie du grimpeur absolu. Sa fonction est, depuis, celle d'un tenant lieu d'une Référence désormais hors

⁵⁴ D. Bentley, op.cit. p.30.

⁵⁵ Problèmes entre l'armée et les grimpeurs de la falaise de Crowhill.

⁵⁶ Réalisé par Jean Paul Janssen, également auteur de la trilogie *Overdon*, *Oversand*, *Overice* et d'*Opera Vertical*, de nouveau avec Patrick Edlinger.

d'atteinte. La logique concurrente de la compétition n'a pas pu contester cette logique emblématique car Edlinger s'y est aussi imposé, pendant un temps du moins, comme le meilleur⁵⁷. Au confluent de ces deux stratégies de communication, Edlinger est la personnalité la plus célèbre et la plus admirée des sports de montagne en général pendant les années quatre vingt⁵⁸. Jean Corneloup a donné, dans sa thèse, la description du rapport passionnel d'un grimpeur avec la figure de Patrick Edlinger, description qui permet de mesurer la fascination que cette figure a exercée sur les apprentis grimpeurs.⁵⁹

La Vie au Bout des Doigts ne posait absolument pas Edlinger en position d'interprète ou en position militante. Rien dans le film qui puisse objectivement disqualifier l'une ou l'autre éthique. Le film tient le discours de la raison: "Nous, grimpeurs de pointe, ne sommes pas des surhommes mais sommes simplement très entraînés. Nous nous donnons les moyens de nos prétendus exploits"⁶⁰. Mais l'ensemble du film, en contradiction avec ces propos, présentifie la Référence sur le mode de l'inaccessibilité. Le solo, qui y est décrit comme 'escalade suprême', n'est en effet qu'une pratique extrêmement marginale et réservée à un groupe très restreint de grimpeurs. Il n'y a sans doute pas plus d'une vingtaine de grimpeurs en France qui font du solo dans des voies dures. En d'autres termes, le grimpeur de Référence et la masse des pratiquants ne se différencient pas comme le champion olympique de marathon se différencie du marathonien occasionnel. L'escalade a ceci de particulier, dans la tradition française d'incarner ses valeurs dans une figure modèle radicalement autre que les figures communes⁶¹.

Pour mieux comprendre la spécificité du film sur P. Edlinger, il est nécessaire de faire une digression sur la culture des grimpeurs. Les parois réelles sont doublées de parois symboliques, structurées comme un langage. Car les falaises sont avant tout le royaume des noms. Ainsi, le secteur le plus impressionnant des gorges du Verdon se nomme-t-il la "Dalle du Divin Marquis", et sa voie historique "Surveiller et Punir". D'autres voies portent les noms de "L'Ange en Décomposition", "l'Éperon Sublime",

⁵⁷ Edlinger gagne l'une des toutes premières compétitions d'escalade, à Arco, en 1986.

⁵⁸ Il est arrivé en tête de cette espèce de sondage de popularité que constitue le "Top-30" de la revue *Vertical* (identique en son principe au "Top-50" radiophonique). L'enquête de Jean Corneloup sur les grimpeurs de Fontainebleau confirme cette popularité: Edlinger est la personnalité dont les bleausards "se sentent les plus proches".

⁵⁹ *Op. cit.* Tome I, p. 78-84.

⁶⁰ Il semble qu'à l'image de ses énonciateurs, le discours sur le solo soit "en équilibre instable", passant son temps à reconnaître et à nier l'importance de l'enjeu de mort. Mais comment pourrait-il en être autrement? A titre d'exemple, les propos de P. Edlinger: «La peur, je la visualise comme cela: une marge avec la mort à son extrémité. Je veux aller au plus loin dans cette marge tout en gardant une grande plage de sécurité» (Sobry 1987, p.107).

⁶¹ Aux États Unis, le danger d'une telle séparation, et la contradiction avec la communication américaine de la norme ont été ressentis très tôt et certains ont tenté de s'y opposer. Ainsi, Henry Barber, qui ne fait que du solo 'à vue', peut-il écrire: «I hope that free soloing will not be the line dividing good climbers from others in this country. This is not the case in England where more soloing is done». *Climbing Magazine*, May/June 1974, p. 5.

“L'estemporanée”, “Luna Bong”, etc. Il est d'usage, sur un site, et parfois même, de site à site, que les noms de voies se répondent, appartiennent à un thème ou un champ sémantique spécifique. C'est le royaume du jeu de mot, et les références cinématographiques, littéraires et musicales abondent. Les noms sont donc le moyen par lequel la culture propre à l'escalade s'articule à la culture d'une société. Beaucoup de ces noms résonnent comme des avertissements, mais ils sont aussi un puissant support de l'imagination et du désir. A chacun de ces noms, les “topos” associent un nom d'ouvreur, le nom du premier répétiteur “en libre”, et le cas échéant, le nom du premier répétiteur en solo.

Le film de J.P. Janssen se situe hors de cette culture en se montrant tout à fait muet quand aux noms des voies parcourues par P. Edlinger. Il est bien sûr possible à l'initié de reconnaître le toit de “La Béda” et la dalle du “Golot Fou”. Mais le film fait tout pour rendre cette localisation difficile en évitant les descriptifs, en ne reliant pas les plans d'ensemble aux plans rapprochés, en cadrant de manière à escamoter toutes les vires. Le montage surtout situe résolument le film hors du domaine documentaire en amalgamant les images de plusieurs ascensions différentes, créant l'illusion d'une voie immense aux difficultés quasi insurmontables. Son but n'est donc pas d'ajouter des images à la culture et au savoir des grimpeurs. Il ne vise qu'à la construction de l'image d'un héros évoluant dans un espace vertigineux créé par les pouvoirs de la caméra, de la table de montage, et du son. Le son rapproché (on entend tous les touchés de la roche, la respiration, les battements du coeur) favorise l'identification émotionnelle. Ajoutons qu'Edlinger effectue un certain nombre de mouvements très spectaculaires, suggérant des pas très difficiles, en des endroits où un style d'escalade beaucoup plus classique aurait été tout aussi indiqué⁶². En résumé, le fait qu'Edlinger soit seul presque en permanence revient à nier l'idée d'une communauté, et le silence sur les noms et les lieux coupe l'escalade de la culture dans son ensemble.

Il faut rapprocher *La Vie au Bout des Doigts* de son prédécesseur américain: *Solo* de et avec Mike Hoover (1971). Dans *Solo*, comme dans le film de Janssen, une escalade fictive est composée de séquences filmées dans différentes voies. Cependant, à la différence du cas français, où la communauté n'a pas critiqué *La Vie au Bout des Doigts*, *Solo* a clairement été catalogué par la communauté des grimpeurs américains comme un film ne s'adressant pas à elle, mais au grand public.⁶³ Mike Hoover lui-même a admis que son film «works surrealistically». Il ressentit d'ailleurs le besoin de compléter son film à l'usage des grimpeurs, et deux ans plus tard parut *Solo: Behind*

⁶² Le jour où j'ai moi-même grimpé le “Golot Fou”, j'avais encore en mémoire un mouvement particulièrement audacieux de Patrick Edlinger, et je craignais de ne pouvoir le répéter. Quelle ne fut pas ma surprise quand arrivé au niveau de ce mouvement, je découvris plusieurs excellentes prises intermédiaires qu'Edlinger avait délibérément évitées afin d'ajouter au caractère spectaculaire de la scène.

⁶³ Cf. la critique parue dans *Climbing Magazine*, mai-avril 1987,

the scenes, un second film qui livrait les secrets de réalisation du premier⁶⁴. Il y a donc, du côté américain, une volonté affirmée de démythifier, qui tranche avec la volonté d'héroïser des productions de Janssen. Cette absence de transparence des moyens cinématographiques dans la production vidéo française a conduit P. Bérault à prendre le contre-pied du film sur P. Edlinger, en réalisant un documentaire dont le sujet était le tournage d'un film d'escalade. On y voit le grimpeur monter et redescendre maintes fois un même passage, jusqu'à ce que la prise (au sens cinématographique) soit bonne. Cette tentative de désacralisation n'a obtenu qu'une audience très limitée, sans commune mesure en tout cas, avec l'incroyable succès de *La Vie au Bout des Doigts*. Elle n'a pu entamer l'altérité radicale incarnée par Edlinger.

L'altérité de la Référence exprimée par l'inaccessibilité de son emblème remplit une fonction salutaire: celle de faire obstacle au délire de toute puissance. Le sujet normal ne s'adonne pas à l'escalade suprême, il n'a pas de raisons de grimper en mégalomane et de prendre des risques inconsidérés. Dans cette activité plus dangereuse qu'une autre qu'est l'escalade, la fonction de la loi, par l'altérité de celui qui l'incarne, est d'assigner ses ressortissants à une identité limitée.

Il existe donc un véritable discours sécuritaire, qui martèle au grimpeur moyen que le solo n'est pas pour lui. Les principaux véhicules de ce discours sont les clubs et les stages d'initiation. Ainsi, le CAF, ou le stage UCPA de Sormiou (véritable usine par laquelle passent chaque année plusieurs milliers de grimpeurs en herbe) font voisiner, sur leurs murs des posters de P. Edlinger grim pant en solo et des instructions de sécurité draconiennes selon lesquelles il est fortement déconseillé de se 'dévacher' (se décrocher du relais, même temporairement).

Un exemple frappant de l'interdit qui règne sur le solo: le film *Bambou* mettant en scène la grimpeuse française Isabelle Patissier. La même phrase y est répétée plusieurs fois: «On ne peut pas m'interdire de faire tel ou tel solo. L'escalade c'est mon sport, c'est ma vie, ma passion. Il n'y a que moi qui puisse décider d'aller ou non dans tel ou tel solo». La dimension de transgression est clairement sous-jacente à ces propos.

3. 2. Le lien subjectif à la Référence

La différenciation fonctionnelle que nous venons d'évoquer possède un revers dans la possibilité d'émergence de problématiques sacrificielles. Ici encore le message du film de P. Edlinger est très clair: "Je ne fait du solo que lorsque je me sens bien et sûr de moi. Le solo n'est pas une méthode de résolution des conflits intérieurs". Si limpide que soit le film, il ne fera pas disparaître le risque qu'une situation névrotique fasse naître le fantasme d'une demande d'actes quasi suicidaires. Parce qu'il réactive

⁶⁴ Les deux films seront d'ailleurs réunis lors de leur parution vidéo. *Solo & Solo: Behind the scenes*, par Mike Hoover, Pyramid Home Video, 1986.

l'idée d'une instance d'où émane la demande, qu'il propose une manière et un décor pour y répondre, le film comporte un danger qu'il doit contrôler. Car tout film transforme un espace en un espace scopique, transi de regards. Pour l'inconscient, la paroi est une scène où convergent les regards du monde, et, pour chaque individu, les regards qui comptent. Il est tout à fait envisageable que l'on y joue sa propre mort, et tout à fait commun que l'on y offre une figure de sa folie à ceux qui, dans la logique de l'inconscient, en sont responsables, c'est à dire en font la demande.

La paroi, au niveau de sa signification inconsciente, n'est pas une scène où l'on grimpe seul, mais au contraire, avec toute son histoire personnelle. Ainsi la mise en scène de l'escalade libre comme "escalade suprême" et solitaire n'abolit pas les rapports de dépendance, mais au contraire, les présuppose et les rend plus aigus. Ainsi Xavier Fargeas peut-il écrire:

Même seul, on est toujours deux. Le solo est un pari, et finalement, il est un peu contre nature. (...) Le solo extrême tel qu'il est envisagé de plus en plus, est un défi à soi-même et on y est pris dans une relation avec un autre virtuel. C'est une manière de tuer l'autre et à la fois de le retrouver.⁶⁵

Sur la paroi telle que la montre le film consacré à Edlinger, il y a une absence, un vide logique. C'est là la place que tout un chacun doit occuper par rapport au pontife de l'escalade: celle de second de cordée imaginaire. Si nous employons ici le terme de "pontife" en référence aux travaux de P. Legendre, c'est pour insister sur la dimension d'ambiguïté des représentations de la Référence. De même que le pontife est un père castré et la fiction d'une seconde mère, c'est-à-dire une instance au coeur de laquelle passent les divisions qui d'ordinaire passent entre les humains (Legendre 1974, p.60) de même un pontife pour l'escalade est une instance qui occupe simultanément les deux extrémités d'un lien de dépendance. Il est le "second" (de cordée) d'une Référence invisible et le "premier" de tout un chacun. Il n'est donc pas une métaphore de l'absence de lien, mais une métaphore du lien, en ce qu'il en ressent les deux attaches. Métaphore sur le lien de regard.

3. 3. Le paradoxe des images

S'il y a solution de continuité entre l'emblème vivant de l'escalade libre et le simple pratiquant, l'imitation n'est pas pour autant disqualifiée. Ce que nous évoquons ici saute, pour quiconque fréquente les falaises, aux yeux. La logique de la ressemblance donne lieu à une quête illimitée en matière de façonnage du corps et de recherche vestimentaire.

Pour le sujet, cela signifie ni plus ni moins que la gestion culturelle de son narcissisme. Les médias proposent une image désirable jamais totalement susceptible de

⁶⁵ "La Cordée, drôle de lien", par JF Labourie, *Alpirando* (167), juillet-août 93, p. 65.

confusion avec l'image du sujet. L'imitation serait-elle parfaite que cela ne changerait rien à son sentiment d'être une réplique. On peut même surpasser le modèle sans pouvoir en devenir un. Car ce processus, si général dans notre modernité que personne ne peut manquer de l'observer, repose sur un contrat implicite dont la clause serait: "N'aime en ton image que ce qui est identique à l'image désirable". Du coup, la pulsion narcissique est sans arrêt amorcée et aussitôt désamorcée. Cette vertu paradoxale des images n'est bien sûr pas propre au domaine de l'escalade. P. Legendre l'a résumée d'une splendide formule: «Le sujet humain est institué comme un exemplaire du discours social de l'image» (Legendre 1985, p. 60).

Cet aspect domine à tel point la communication que l'image y est délaissée comme signe pertinent et devient un instrument abstrait de transferts de valeurs (Majastre 91, Ramanantsoa 91). Ainsi l'on peut se poser la question de savoir pourquoi les media ont répercuté uniquement l'image de l'escalade libre et non pas celle de l'escalade artificielle. De même, on s'interroge sur les raisons qui poussent une école de gestion à faire sa publicité à l'aide d'images de l'escalade libre⁶⁶. Nul doute que l'escalade artificielle soit en parfaite symbiose avec l'esprit d'entreprise, compris comme capacité à prendre des décisions de gestion de moyens sous des contraintes de temps et de risque. Nous ne croyons pas savoir que l'entreprise ait jamais exploité un tel rapprochement. C'est précisément aujourd'hui où l'escalade n'est plus qu'intuitive et gymnique qu'elle est mobilisée dans une stratégie de communication.

Il est intéressant de noter que la société dans son ensemble a accepté que le recyclage social des images ne se fonde sur aucune adéquation entre le réel et les signes qui s'y substituent. De ce point de vue, l'escalade a apporté sa pierre à cette dérive publicitaire, en définissant le type d'images qui devait caractériser les 'sports extrêmes' en général. Ces images ont aujourd'hui inondé la planète, sans toutefois convaincre les grimpeurs américains, anglais, et des pays de l'Est, de changer leurs pratiques et de les digérer sans ironie ni critique. Si elles ont entamé les identités, elles ne sont pas encore parvenues à les réformer.

4. La tradition anglo-saxonne

4. 1. Évidences d'une démarcation

Au printemps 1994 sont arrivées sur le marché deux livraisons vidéo pas comme les autres. Après dix ans de silence, les grimpeurs américains se sont résolus à répondre à la demande en matière de vidéos d'escalade. Ce faisant, il répondent aussi au film de P. Edlinger. Car si rien dans l'esthétique ne différencie *Masters of Stone* de *La vie au bout des doigts*, le premier diffère du second en mettant en scène une

⁶⁶ L'Institut de Gestion Sociale, 63 av. de Villier 75017 Paris.

communauté de grimpeurs plutôt qu'un seul individu. Tous les ténors de la grimpe américaine sont présents (John Bachar, Ron Kauk, Jim Karn, Peter Croft, Tony Yaniro, Todd Skinner, et une quinzaine d'autres). Le principe du film est de faire un tour d'horizon des hauts lieux de l'escalade américaine en associant un grimpeur à chaque site. Ainsi, la communauté qui est mise en scène ne fonctionne pas sur le mode tribal, mais alloue fictionnellement un espace de liberté à chacun. Il est intéressant de constater que traditionalistes et sportifs y font bon ménage, et que tous les styles d'escalade y sont représentés (fissures sur coinçeurs, boulder, surplombs spités), ce qui contredit l'idée largement répandue d'un affrontement générationnel à l'intérieur de la tradition américaine. *Masters of Stone* s'éloigne aussi de "La vie au bout des doigts" en précisant à chaque fois le lieu, le nom et la difficulté de la voie. Au niveau du montage, la continuité des voies est privilégiée. Enfin, la cassette porte la recommandation suivante:

Warning: Rock Climbing may be very hazardous to your health. Do not attempt the dangerous maneuvers exhibited in this video, unless you are prepared to hold your life in your own hands.

Il est clair que cette recommandation est une parodie des mises en garde figurant sur les paquets de cigarettes et autres produits dangereux. Aux États Unis d'Amérique, l'inflation du nombre des procès intentés par des consommateurs a suscité une inflation parallèle des 'parental advisories' et autres précautions d'utilisation. Très rapidement, les produits culturels contestataires ont détourné ces messages à leur propre profit. Ainsi peut-on lire sur les disques de 'grunge' dont la musique baigne *Masters of Stone* des stickers proclamant «Warning, this record includes songs with meaningful lyrics». Le caractère finalement assez conventionnel de ce genre d'exercice rend tout grimpeur américain capable d'en saisir immédiatement l'intention parodique.

Dans le cas qui nous concerne, dans la mesure où "abandonner sa vie entre les mains d'autrui" est bien moins recommandable que "tenir son sort entre ses propres mains", le message sous-jacent à ce texte sibyllin est en fait "grimpez, si vous voulez vivre votre propre vie". Que l'ironie anglo-saxonne nous pardonne d'être ainsi mise à plat. Si nous insistons si lourdement, c'est en raison de la conviction, déjà développée plus haut, selon laquelle c'est le type de rapport à l'image qui importe. Ou, pour être plus précis, la relation entre le rapport à l'image et le rapport à la pratique. Nous avons montré comment la fascination et l'inaccessibilité qui caractérisent le rapport à l'idole Edlinger était un rapport à l'escalade elle-même. Nous devons donc prêter une attention toute particulière à ces recommandations qui régissent les conséquences d'une exposition aux images. C'est en effet dans ces petits textes anodins, sans auteurs, similaires à tant d'autres, que se réfléchit le rapport entre le rapport aux images et le rapport au réel. Ici, c'est la subversion par l'ironie qui noue le sujet à l'escalade tout en le dénouant des images. Car l'injonction qui émane de ce texte est bien "grimpe, prends

ta vie en main”⁶⁷, mais en même temps “ne prends pas ce texte, ces discours, ces images au sérieux”.

Nous en saurons plus sur les raisons de l’opposition entre la tradition anglo-saxonne et la tradition française en relisant les commentaires qu’ont suscité “Rock Games”, un des derniers livres de Patrick Edlinger à propos d’un voyage aux États Unis (Edlinger & Kosicki 1987). En Amérique, le livre n’est pas trop mal reçu, même si on déplore la starisation :

Patrick Edlinger is virtually the only pictured. He makes out an excellent model but it would have been nice to see other faces, specially those of the local climbers he climbs with.⁶⁸

En Angleterre, la réception est beaucoup plus fraîche, à l’image de celle de Martin Atkinson (très fort grimpeur britannique):

For those who haven't yet come across this phenomenon, P. Edlinger is a Rock Star French style. (...)It is the different attitude of the French to their heroes that has enabled Edlinger to become what he is and produces the likes of “Rock Games”. In essence, it is an unadulterated “look what I did in my holidays”, the collective immodesty of the whole work is at once annoying, but remember he is playing the game by French rules, and the book isn't strictly angled at anything but an already adoring French public, much less the conservative (contentious) English climbing scene.⁶⁹

Le coeur de l'affaire est justement circonscrit par M. Atkinson dans une différence d'attitude face aux héros. Face à une tentative de faire porter la loi par un corps vivant, la tradition anglaise répond par un rappel du caractère bien humain du symbole: c'est l'image du souvenir de vacances. Mais on remarque aussi que c'est l'éthique à la française qui est visée par l'expression “French rules”. Le message sous-jacent à cette ironie est que la loi de l'escalade en France n'a pas plus de consistance et de valeur qu'un acte d'adoration, dénué de sens critique et délivrant un message vide. A l'inverse, la tradition et le débat sont invoqués comme les garants de l'éthique anglaise.

4. 2. Le mode de transmission somatique

Nous avons vu que dans la tradition anglo-saxonne, ce n'est pas un semblable investi d'exemplarité qui permet à la loi de se communiquer et de survivre à la succession des générations. Il faut donc qu'en chacun des sujets s'installe une expérience supérieure, conforme et suscitée par l'escalade libre.

Un tel dédoublement du sujet est à chercher dans l'origine californienne de l'escalade libre. L'escalade y est en effet comprise comme une expérience semblable à

⁶⁷ Il s’agit là d’un lieu commun de la tradition américaine. Ainsi, Lynn Hill: “grimper enseigne comment prendre en main sa destinée”. Dans *Vertical*, (45), avril 1992, p. 35.

⁶⁸ “Rock Games: Escalades aux USA. Book Review”. *Climbing Magazine*, 101, avril-mai 1987, p. 105.

⁶⁹ *Mountain*, (114), 1987, p.46.

celle que procure la drogue. Le mythe fondateur n'est donc pas celui d'un héros distinct du commun mais celui d'un moi transfiguré. La substance chargée d'opérer le passage à cet état de transcendance de soi est l'adrénaline⁷⁰. Mais elle peut tout aussi bien être la Marijuana ou les acides. En Espagne, où le Yosemite reste la référence en matière d'escalade, on imagine mal 'trepar sin fumar', escalader sans fumer. Les revues américaines des années soixante-dix foisonnent de références à la drogue, exprimées souvent par un changement de style littéraire. Il arrive parfois que le lecteur ne comprenne pas et qu'il faille mettre les points sur les i. Ainsi à propos d'un article de S. Green, le rédacteur répond au courrier d'un lecteur en ces termes:

I assume that a large number of our readers have read "Zap Comix" and "Steppenwolf" and Carlos Castaneda, and have struggled to get it together to cope with unexpected complications after indulging in the pleasures of a certain combustible herb, and had to drive over human and physical discouragement to get within tasting distance of experiencing a separate reality.⁷¹

Un texte fort important de la littérature alpine s'est fait l'écho de ces conceptions. Il s'agit de l'article "The Climber as a Visionary", publié en 1969 par la revue américaine *Ascent*. L'auteur, Doug Robinson, commentait en ces termes la différence entre une toile de Van Gogh ("Nuit Étoilée"), et la scène réelle:

La différence est une différence d'intensité de la perception, et c'est là le coeur de l'expérience visionnaire: Van Gogh peint à partir d'un état supérieur de conscience. Les grimpeurs aussi possèdent leurs nuits étoilées.

Pour Doug Robinson, ces états de conscience modifiée ont des causes somatiques (drogues, fatigue, faim, soif, adrénaline). Un tel discours passe beaucoup moins bien en France. Il est significatif que *Vertical*, en republiant ce texte en français; ait coupé toute la deuxième partie, qui insiste justement sur les causes physiques des états de conscience supérieurs⁷².

Le fait que la littérature d'escalade anglo-saxonne foisonne d'expériences psychosomatiques limites témoigne de la volonté d'enrichir la pratique d'une dignité supérieure. La communication de l'éthique s'effectue donc par l'accès à une expérience autre, où le sujet lui-même est différent. Cette transformation est assurée par la transmission réelle ou imaginaire d'une substance opérant en le sujet. Nous appellerons cette transmission une communication somatique de la loi, par opposition à la communication de la loi par la représentation. Si cette expérience n'est pas automatique, elle affronte la durée par son caractère souvent initiatique. Une telle structuration se

⁷⁰ Le thème du dopage, si important dans la sociologie du sport contemporaine, n'est pas apparu au cours de ces dernières années: pour preuve, les références suivantes.

"The thrill seekers". Newsweek, 8-18, 1975.

"The americanization of Rock-climbing", The University of Chicago Magazine, May-june 1969.

"The stimulus addicts", The Physician & Sportsmedicine, Novembre 1973.

⁷¹ *Climbing Magazine*, march/april 1974, p.29. "Separate Reality" est aussi le nom d'une des plus célèbres voies des USA.

⁷²*Vertical*, (15), 1988, p.12.

distingue pourtant de celle des cultures primitives, très attentives elles aussi aux états de trances hallucinatoires et oniriques. Car en escalade, ils sont leur propre fin et ne s'articulent à aucune recherche oraculaire et à aucune herméneutique. Le principe reste cependant semblable: creuser en l'individu une dualité où s'articulent son rapport avec la loi et son identité ordinaire.

4. 3. Le singe

Un thème permet d'aller plus loin dans la compréhension du rapport entre les différentes éthiques: celui du singe, naturellement associé à l'escalade.

Dans la tradition française, l'image du singe a été mobilisée par les écrits hédonistes des années soixante-dix. Dans ces textes on en appelle à la transgression, au retour vers un état archaïque où les désirs de l'homme échappent à toute censure. On y appelle à "frétiller des orteils":

L'émasculatation tellurique répond à la censure du singe qui est en nous. Gibbons de tous les pays, unissez-vous!⁷³

Nous n'avons pas retrouvé d'équivalents directs de ce discours dans les textes d'escalade américains, mais le numéro 'psychédélique' d'*Ascent*, en 1974, contient des reproductions de lithographies dont le singe est le personnage principal. Bien que dans ces illustrations le singe soit un peu figé, immobilisé dans un monde primitif et sacré, et donc assez loin de la frénétique du désir évoquée par les textes français, la figure du singe reflète naturellement une certaine convergence thématique entre la France et son modèle californien (encore une fois, largement fictif).

En Angleterre, le registre est tout autre. Dans un texte célèbre de la littérature de montagne intitulé "Apes or Ballerinas?" le médecin-grimpeur-humoriste Tom Patey s'en est pris au 'beau style' en escalade⁷⁴. Selon lui, le grimpeur n'est à son meilleur que lorsqu'il donne libre cours à une volonté primitive de passer, se découvrant alors des forces et une hargne puisées aux sources généalogiques de l'espèce humaine. Le plaisir, le désir, sont presque absents de cette description. Il s'agit avant tout d'une entreprise de démythification de l'escalade, opérant contre le discours de la pureté, de l'élévation spirituelle. Cette entreprise est générale à la tradition anglaise, et doit être rapprochée d'une série de textes intitulée "Four fallacies", dans laquelle Peter Donnelly dénonce les préjugés selon lesquels l'escalade n'est pas dangereuse, n'est pas compétitive, forme le caractère, et favorise l'amitié⁷⁵. Plus généralement, à la lecture des revues anglaises, on décèle une posture spécifique, qui consiste à rappeler sans cesse, par l'humour ou l'argumentation, que le grimpeur n'est pas celui qu'il voudrait être. Il y a, dans la

⁷³ "Vive l'escalade simiesque", par Robert Mizrahi, *Passage*, 1, p. 162.

⁷⁴ *Mountain*, 3, 1969, p. 24-25.

⁷⁵ Respectivement *Mountain* (80) p. 38-40, (81) p. 28-31, (82) p. 20-24, (83) p. 45-49, 1981.

tradition anglaise, comme un scepticisme fondamental qui fait que, tout en admirant le modèle américain, on n'en est jamais totalement digne. Ainsi, dans la dualité entre identité transcendée et identité ordinaire, le grimpeur anglais affecte-t-il de ne connaître que la seconde. Il réduit les expériences que procurent la drogue à des données physiologiques, et la mystique de la désinhibition à une métamorphose régressive. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le texte de Patey a été refusé par la revue *Summit*, qui prétendra «ne pas croire à la théorie de l'évolution»⁷⁶. Il ne faut pas tant interpréter ce refus comme dicté par les convictions religieuses que comme un malaise face à un darwinisme par trop désenchanté.

La figure du singe dans la littérature d'escalade est donc l'occasion de mesurer toute la différence entre la tradition américaine, productrice de mythes, et la tradition anglaise fascinée par ces mythes et pourtant incapable d'y adhérer tout à fait. A cet égard, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'un des films d'escalade majeurs de la tradition anglaise porte le titre de *Stone Monkey*⁷⁷, un nom qui sera adopté par plusieurs marques de vêtements d'escalade, dont une existe encore de nos jours. Pourquoi un tel succès? Probablement parce 'stone' figure ici, outre comme synonyme de 'rock', comme synonyme de 'high' (drogué, planant). La figure d'un singe drogué effectue un saisissant raccourci entre la mystique américaine où les drogues jouent un rôle si important, et le réalisme anglais, l'ensemble témoignant d'une distance à soi ironique qui fait la spécificité de la posture anglaise.

Conclusion

Nous assumerons, au terme de cette investigation de la tradition anglo-saxonne, que la comparaison s'est faite d'elle-même avec son homologue française. Nous ne reviendrons donc pas sur leurs relations si ce n'est pour insister sur le fait qu'irréductibilité ne signifie pas invulnérabilité.

La sociologie du sport a de plus en plus à tenir compte de la dimension médiatique de son objet. Cependant, il est sans doute insuffisant de montrer comment de nouvelles pratiques s'articulent autour de "formes symboliques valorisées" et se nourrissent d'images conformes aux "images forces". Car les images s'articulent à un discours. En ce sens, le discours sur l'escalade, outre son contenu spécifique, fait partie d'un discours de l'image. Pour l'essentiel, ce discours régit aussi bien la production que la relation des sujets aux images à l'intérieur d'une culture donnée. Cette manière de se relier aux images n'est pas sans conséquences et sans rapport avec la manière de se relier au réel. C'est pourquoi lorsque le sociologue est aux prises avec un phénomène d'acculturation - si fréquent dans le sport - il doit, nous semble-t-il, se poser la question

⁷⁶ "Reviews", par David Roberts, op. cit.

⁷⁷ Réalisé par J. Dawes, aussi auteur de *Best Forgotten Art*. Dawes possède un style extrêmement non-conventionnel, très dynamique, utilisant les sauts.

de l'irréductibilité des pratiques. C'est alors dans les résistances que s'expriment les identités. Et quand une pratique triomphe d'une autre, il se peut qu'un deuil soit à porter, qui n'est pas celui de la seule pratique, mais celui d'un certain rapport aux images et à la loi, caractéristique d'une société toute entière et de ses rapports au réel.

Bibliographie

- Boltanski L. & Thévenot L. (1991) *De la justification; les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bourdeau Ph. (1991) "Approche quantitative du développement de l'escalade en France", dans (Dupuy 1991), p. 89-93.
- Bourdieu P. (1972) *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*. Genève, Droz.
- Bourdieu P. & Boltanski L. (1976) "La production de l'idéologie dominante". *Actes de la recherche en science sociale*, 2 : 4-75.
- Corneloup J. (1991) "Sur les styles de pratique en escalade... des idéologies en interaction" dans (Dupuy 1991), p. 40-50.
- Corneloup J. (1993) *Escalades et Société. Contribution à l'analyse du système, du communicationnel et du social*. Thèse de l'Université Paris Sud.
- Defrance J. & Hoibian O. (1991) "Les conditions culturelles de la diffusion de pratiques d'escalade sur structures artificielles; comparaison entre l'Angleterre et la France", dans (Dupuy 1991), p. 25-29.
- Dupuy Ch. (ed.), (1991) *Escalade; Actes du colloque ENSA Chamonix (1989)*, Actio.
- Edlinger P. et Kosicki G. (1987) *Rock Games. Escalade aux USA*, Paris, Arthaud.
- Hoibian O. Thèse.
- Legendre P. (1974), *L'Amour du Censeur*, Paris, Seuil.
- Legendre P. (1985) *L'Inestimable Objet de la Transmission*, Paris, Fayard.
- Majastre J. (1991) "L'escalade prétexte" dans (Dupuy 1991), p. 66-68.
- Malrieu J.P. (1997) *From Possible Worlds to Conflicting Worlds. A sociological approach to semantics*. Thèse de sociologie de L'Institut Universitaire Européen.
- Pociello C. (1987) "Un nouvel esprit d'aventure, de l'écologie douce à l'écologie dure", *Le nouvel âge du sport*, numéro spécial de la revue *Esprit*, avril 1987.
- Pociello C. (1991) "L'escalade dans le champ socioculturel", dans (Dupuy 1991), p. 10-20.

Pociello C. et Corneloup J. (1993) *Recherche sur les idéologies de la nature dans les pratiques sportives écologiques des citoyens. L'exemple des grimpeurs parisiens dans la forêt de Fontainebleau*. Rapport du CRCS, Université de Paris Sud.

Ramanantsoa B. (1991) "L'escalade, support d'image pour la publicité d'entreprise", dans (Dupuy 1991), p. 100-107.

Sobry Cl. (1987) "le retour d'Icare", dans *Le nouvel âge du sport*, numéro spécial de la revue *Esprit*, avril 1987.